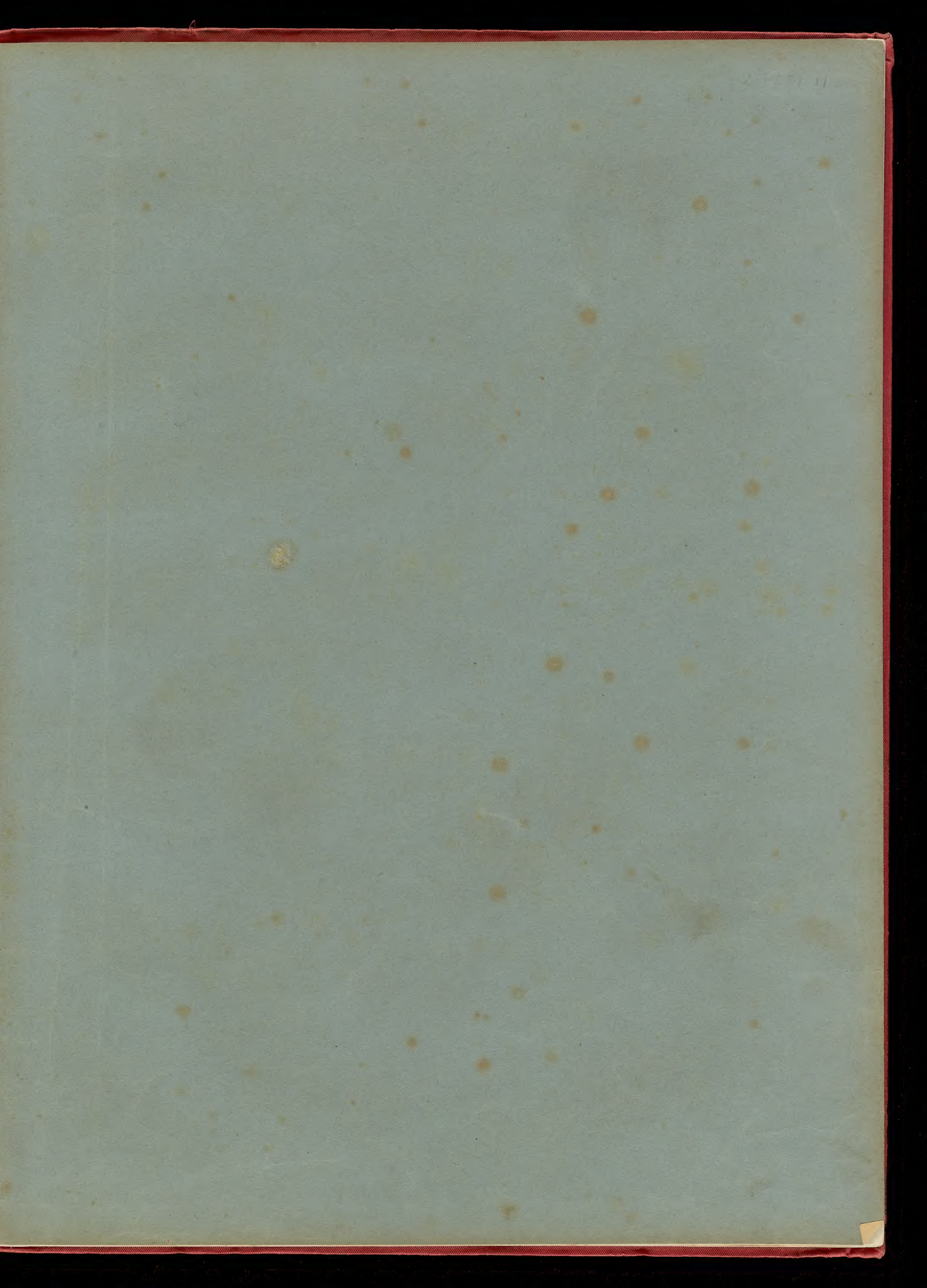
EN CAMPAGNE

PAR

MEISSONIER

DETAILLE

ETC. ETC.



EN CAMPAGNE

JULES RICHARD

EN CAMPAGNE

(NOUVELLE SÉRIE)

TABLEAUX ET DESSINS

DE

MEISSONIER, E. DETAILLE

ETC., ETC.



Paris

BOUSSOD, VALADON ET CIE
SUCCESSEURS DE GOUPIL ET CIE
9, *Rue Chaptal*

L'UNIVERS ILLUSTRÉ
ADMINISTRATION ET BUREAUX
3, *Rue Auber*



RETOUR D'UNE RECONNAISSANCE

ÉD. DETAILLE



En 1887, il y aura vingt années qu'Édouard Detaille envoyait sa première toile au Salon. Il avait alors dix-neuf ans, puisqu'il est né le 5 octobre 1848. Or ce n'était pas un tableau militaire, c'était la première chose qu'il avait vue et bien vue, l'atelier de son maître, du grand Meissonier. Maître peu indulgent, rigide même, mais qui a deviné et formé un génie, et rendu Édouard Detaille si sévère pour lui-même qu'il ne sort un tableau de ses mains que s'il croit ne pouvoir plus y ajouter un coup de pinceau. Du reste, en se consacrant à la peinture guerrière, l'élève de Meissonier a continué à peindre ce qu'il voyait; et ce qu'il a vu reste si bien incrusté dans sa mémoire, que le plus léger croquis lui suffit pour reprendre avec une merveilleuse exactitude les détails les plus infimes d'une grande manœuvre, de l'uniforme le plus compliqué, de l'engin de guerre le moins connu du public. Ce n'est là que le côté plastique de son talent; l'exactitude n'aurait pas suffi pour en faire le premier dans son art, si à cette mémoire prodigieuse, à une habileté de main terrifiante pour ceux qui le regardent travailler et à la science du dessin et de tous les menus secrets de la palette, il n'avait joint un style incomparable, une connais-

sance ethnographique et historique complète de tous les types militaires qui existent et ont existé, et l'art suprême de la vie et du mouvement juste.

Le plus petit dessin du maître est un chef-d'œuvre, parce qu'il contient tout. Prenons le petit soldat placé à côté de la lettre E qui commence cette livraison. C'est bien un fantassin du jour, sans grande allure militaire; mille petits détails, que découvrent seulement les amateurs, mais qui agissent par leur ensemble sur le spectateur le moins exercé, en font un type exact et qui vit, qui vit de sa vie propre et qui doit cette vie non à des artifices de chic, mais à l'observation. Le pantalon est retroussé au lieu d'être



rentré dans les guêtres, les souliers napolitains sont du modèle réglementaire; le fourniment, la sacoche, l'inclinaison de la visière dénoncent un soldat de 1882. C'est bien avec un fusil Gras qu'il tire. Cette exactitude ne nuit en rien à l'allure de l'homme, à la justesse de son attitude; je ne dirai pas qu'elle la complète, je ferai remarquer simplement qu'elle n'affiche aucune pédanterie, aucune raideur, ni aucun charlatanisme. Ces chasseurs à cheval de 1835 défilant devant le roi Louis-Philippe me fournissent l'occasion de signaler tout de suite les différences que le temps et les institutions apportent dans l'allure du troupier et des officiers — et qui n'échappent jamais à Detaille. Tout l'état-major qui entoure le roi, l'officier qui lève son sabre, les chasseurs qui le suivent, appartiennent à un autre âge que le nôtre. L'armée pouvait alors se permettre certain luxe de tenue, c'était l'armée du petit nombre, l'armée de la sélection; ce n'était pas comme aujourd'hui la nation armée.

D'autres peintres, que je ne veux pas nommer, car cela m'amènerait à faire des comparaisons, ont cherché sans la trouver cette nuance historique et sont tombés dans la caricature ou dans l'exagération. Chez Édouard Detaille cela est simplement naturel : il sent, il voit, il devine, il restitue; c'est pour n'avoir pas à y revenir que j'insiste sur ce point. Le maître est un historien, il peint l'histoire comme d'autres l'ont écrite, mais il l'écrit avec une seule passion, celle de la vérité. Pour la guerre de 1870-1871, il





PORTRAIT DU VICE-AMIRAL MARTIN

n'a aucune peine, il l'a vue. Simple mobile dans le 8ᵉ bataillon de Paris, il fut bientôt appelé au quartier général de Ducrot par le général Appert, son chef d'état-major; il put dès lors tout voir, et lorsque plus tard il visita les champs de bataille de l'Est, il n'eut qu'à replacer par la pensée, bataillons, escadrons et batteries et qu'à prendre ses pinceaux.

Nous avons choisi comme en-tête de cette étude le *Retour d'une reconnaissance,* parce qu'il nous permet encore une remarque sur le génie particulier de notre peintre. Sa mise en scène ne comporte aucun remplissage; tous ses personnages jouent leur rôle et tous les rôles concourent à l'effet général; de là le grand effet de simplicité et de réalité lorsqu'il aborde des scènes plus compliquées. Nous pourrions presque sténographier les paroles qu'échangent les héros de cette pointe d'avant-garde. Un escadron de dragons français est aux avant-postes, une de ses patrouilles a enlevé quelques cuirassiers bavarois. Devant le chef d'escadrons français, l'officier d'état-major stagiaire au régiment — *et qui sait l'allemand* — interroge les prisonniers et prend des notes.

Ce jeune officier de cuirassiers dont le cheval s'étale au milieu des houblonnières où l'on a imprudemment lancé son escadron est M. Durand de Villers. Sorti le 15 juillet 1870 de Saint-Cyr et nommé le même jour sous-lieutenant au 9ᵉ cuirassiers, le 6 août suivant, à la bataille de Reichshoffen, à la fin de la charge lancée dans la rue de Morsbronn il était blessé et fait prisonnier. Je trouve que ces histoires-là gagnent à être racontées sans commentaires emphatiques, car cela me chagrine lorsque je vois nos journalistes — à propos du premier général venu — parler de brillants débuts et emboucher la trompette de la renommée. Il me semble que cela touche naturellement le cœur de voir un tout jeune homme, hier écolier, aujourd'hui officier, marchant au feu avec intrépidité parce que c'est le devoir et parce que cela doit être ainsi. Édouard Detaille a consacré une autre toile encore plus importante à la charge de Morsbronn; dans la prochaine livraison, où nous la reproduisons, je reviendrai sur ce fait d'armes.



Je laisserai passer, sans trop en parler, ces deux jolis croquis du cuirassier de 1810 et de l'amiral Martin — un portrait spirituellement dessiné — pour appeler l'attention du lecteur sur cet autre officier de cuirassiers, officier d'ordonnance d'un général. Comme élégance et modernité, c'est du Detaille de derrière les fagots. Ce serait un portrait que cela ne m'étonnerait guère; mais si ce n'en est pas un, l'officier ainsi représenté est à la fois la synthèse et la quintessence de la cavalerie de

réserve. La force, l'aisance, la correction s'unissent pour en faire le plus magnifique spécimen du cavalier de guerre contemporain. Dans notre rage d'habiller en hussards hongrois tous nos corps d'officiers, même les pharmaciens et les riz-pain-sel, nous n'avons respecté que les cuirassiers. Bien plus, nous les avons enjolivés en leur donnant des cuirasses et des casques beaucoup plus élégants que ceux qu'ils portaient autrefois; aussi rien n'est beau comme un régiment de cette arme. Mais ne nous en vantons pas trop haut, quelque réformateur rêve peut-être de remplacer leur armure de fer par des brandebourgs et leurs épaulettes par des galons. Et pourtant l'épaulette, surtout dans la cavalerie, a son utilité en campagne. J'ai entendu raconter par un officier, aujourd'hui colonel de dragons, que la veille de la bataille de Solférino, l'un de ses camarades aux chasseurs d'Afrique, le lieutenant Jouve, eut l'épaule fendue d'un coup de tranchant par un hussard hongrois. Un cuirassier, un dragon ou un lancier en aurait été quitte pour une contusion : lui y perdit la vie.

Il en est absolument de même pour la crinière des casques de cuirassiers; quelques personnes se figurent que c'est un vain ornement, comme le chignon des petites dames. Non, c'est la meilleure défense contre un coup de sabre sur la nuque.



OFFICIER D'ORDONNANCE (CUIRASSIERS)

C'est Detaille qui me l'a dit, — et je dois le croire, — son admirable *Bonaparte en Égypte* ne fut pas accueilli du public aussi bien qu'il l'espérait. Je ne veux pas médire du public, parce que je lui parle et que je l'aime, mais il a souvent des caprices. Cette page est l'une des plus réussies du maître. Jamais il n'a poussé la curiosité historique plus loin. Je pourrais dire de son Bonaparte comme on a dit du Napoléon de Meissonier en 1814, qu'il est le vrai Bonaparte de la République. Son Kléber est aussi magnifique; de plus il a réuni dans l'état-major des portraits de généraux aimés. En arrière, entre le général en chef et Kléber, c'est le général Dumas, le père et le grand-père des deux Alexandres. De l'autre côté, à droite de Bonaparte, Desaix et le plus jeune des Caffarelli. Au milieu, au second rang, Bessières, commandant des guides; puis en chapeaux ronds, les savants Monge et Berthollet. Tout cela tourne merveilleusement sur un lointain brillant de la poussière lumineuse du désert. L'attitude des soldats offrant les étendards est des plus justes; enfin je ne sais rien de plus orientalement pittoresque que le groupe des mameluks, des esclaves et des femmes, gardé par un peloton du régiment



BONAPARTE EN ÉGYPTE

des Dromadaires. Le fond est exquis ; il y a un petit bataillon de carabiniers d'infanterie légère devant lequel l'amateur le plus difficile se mettrait à genoux. Pourquoi donc le public — notre maître à tous — est-il demeuré froid ? Lisez la date écrite au-dessous de la signature et vous en aurez la raison démonstrative : 1872. Il y a des époques climatériques pour les sujets de tableau ; or, en 1872, un an après nos défaites et la paix que vous savez, il était encore inopportun de monter en épingle les triomphes du général Bonaparte. Le public a des nerfs et des opinions. Si aujourd'hui on lui représentait *Bonaparte en Égypte*, il est probable — probable et même certain — qu'il applaudirait de toutes ses mains.

Passons encore rapidement — puisque l'espace m'est compté — sur le clairon de l'infanterie française (1878) et ce délicieux petit profil de tambour allemand. Toutefois remarquons l'excellente solidité du premier de ces dessins. C'est un croquis, peut-être une étude, mais cela réunit toutes les qualités d'une œuvre d'art complète.

Le convoi allemand qui passe sous la voûte de Triel — route de Pontoise — a été peint d'après nature pendant l'évacuation du département de Seine-et-Oise. Ce que contenaient de pendules ces voitures réquisitionnées par le train prussien et escortées par des fantassins poméraniens, je ne veux ni les compter, ni vous le raconter, mais il devait y en avoir beaucoup. Lorsque nos enfants nous auront vengés, un Dennery de l'avenir terminera l'épilogue du drame *la Revanche* par cette scène à effet :

Un officier français vainqueur, faisant la cour à une châtelaine berlinoise à demi vaincue, tombe à ses pieds ; puis tout à coup, après avoir jeté un coup d'œil furtif sur la cheminée, se relève et s'écrie avec émotion en mettant la main sur son cœur : « Ciel ! la pendule de ma mère ! »

De ces exactions-là il faut en effet se moquer, car tous les peuples vainqueurs deviennent facilement pillards. Cependant, il y a des degrés en tout.



Hurrah ! hurrah ! ce sont les cuirassiers allemands qui, plus vite encore que les morts de la ballade, fondent sur un convoi français. Si promptes que soient leurs montures, il en tombera assez pour que les nôtres soient sauvés. Et puis il y a le fossé de la route et les arbres. Ces cuirassiers-là ont été bien imprudents ; déjà quelques-uns ont mesuré sur le sol la hauteur de leur stature. Il aurait été utile pour nous que la cavalerie allemande se conduisît toujours ainsi, il en serait revenu un peu moins sur les bords de la Sprée. Mais quel entrain Detaille a donné à cette charge ! comme il a su organiser la défense des troupes qui protègent le convoi ! C'est un épisode de notre marche un peu désordonnée sur Beaumont. Je voudrais pouvoir nommer ce brave officier du train qui commande, mais j'ignore s'il a jamais existé. Les tableaux de ce genre enflamment l'imagination et réconfortent les âmes timides ; c'est le principal.

L'attaque d'un château appartient à la même famille d'œuvres d'art. Detaille nous y fait voir un des nombreux combats livrés par l'armée de Bourbaki ; la bataille s'éparpillait alors sur une immense étendue de terrain, tout le pays était en feu. Battus d'un côté, nous reprenions un peu d'avantage sur un autre point. Nous disputions le sol pied à pied et nous faisions payer le plus cher possible à l'ennemi une victoire qui lui était devenue facile, car il ne s'agissait plus pour lui de nous désorganiser — nous l'étions — mais de ne point nous laisser une heure de repos. Nous ne combattions plus avec l'espoir de vaincre, nous nous battions pour l'honneur du pays et du drapeau.

Encore deux jolis croquis : le *Hussard de* 1859 et le *Grenadier des régiments d'Infanterie de bataille*



CONVOI ALLEMAND (ROUTE DE PONTOISE)



Peint par E. Detaille

ATTAQUE



Typogravure Boussod, Valadon et Cie

D'UN CONVOI



L'ATTAQUE DU CHATEAU

en 1807. Nous ne pouvons plus demander à nos soldats de trois ans ces fiers et élégants aspects des soldats des vieilles armées. Jadis, dans nos bandes militaires, le soldat rompu à la vie des camps et de la campagne servait de modèle à tous. Aujourd'hui la moelle de notre organisation c'est le réserviste qui abandonne sa famille, son état, tout ce qui lui est cher et utile pour voler à la défense du pays. Le soldat d'autrefois était un conquérant, celui d'aujourd'hui est un défenseur. Le gentil hussard, que son dolman fût gris ou bleu foncé, vert ou bleu céleste, avait parcouru l'Afrique, le Mexique, fait le coup de sabre en Crimée ou en Italie. Ce grenadier avait promené ses guêtres en Italie, en Allemagne, en Égypte avant d'aller à Austerlitz. Ils ont l'aplomb de la valeur acquise, du courage affirmé. Maintenant l'état de soldat n'est que passager, ce n'est plus une profession, et sous la capote du réserviste bat le cœur et frémissent les passions d'un électeur. Les modifications morales, qu'on le sache, sont peut-être encore plus profondes que les modifications extérieures.



J'ai dit que Detaille avait fait la guerre pendant le siège de Paris. *La Reconnaissance* qui met en scène des troupes de l'armée de la Loire a tout l'air d'être poussée dans les environs de la capitale, tant le souvenir des choses qu'il a vues est fort chez notre peintre. Je jurerais que j'ai passé vingt fois par ce carrefour. Ces petites maisons semi-bourgeoises, semi-campagnardes, ressemblent à s'y méprendre aux villas dominicales de nos boutiquiers parisiens. Cependant l'action eut lieu dans les environs d'Orléans. Des gendarmes des régiments de marche, en éclaireurs, ont rencontré une patrouille de uhlans; à la suite de ce petit combat d'avant-garde où chaque parti a laissé des siens sur le terrain, un bataillon de chasseurs accourt, attiré par les coups de feu. Tous les détails de cette toile sont pris sur le fait même. La colonne principale formant le corps de la reconnaissance rejoint à point nommé sur la fourche du carrefour les patrouilles de flanqueurs qu'elle a détachées sur ses ailes. Elles arrivent ensemble au contact direct de l'ennemi. Le gendarme blessé, le uhlan tué, son camarade démonté assis sur le bord du chemin, heureux d'en être quitte à si bon compte, font voir qu'au premier détour on va rencontrer les casques pointus. Les habitants à moitié cachés saluent encore prudemment leurs libérateurs, deux enfants partagés entre la curiosité et la crainte se faufilent le long d'un mur, et en tête s'avance l'avant-garde. Le petit peloton qui la forme est composé des crânes des crânes. Tous volontaires, tous gens d'attaque : aussi tous les genres d'énergie sont réunis dans ces huit hommes. L'officier imberbe brûle de se distinguer comme un ancien; le sergent, l'œil au guet, mettra sa balle sous le casque du premier Prussien qu'il apercevra. Et le sapeur de Crimée, médaillé et barbu! Quel beau type! Soyez certain pourtant qu'il ne pose pas. C'est son genre; il n'est pas plus ému sur le « bi, sur le ban, sur le bout du bi du ban », comme dit la chanson, lorsqu'il adresse un compliment de caserne à une belle et ample nounou. A la fois simple et solennel, ce sapeur! Voilà tout! — Et les autres, gamins, hier, — comme le moutard qui les guide et ramassera le fusil du premier blessé, — aujourd'hui braves soldats, surtout au feu. Car pour la discipline, je ne me porte pas garant que ces chaudes têtes l'aient en grande admiration. Ce tableau est un des plus populaires de l'œuvre de Detaille.







LA RECONNAISSANCE (ARMÉE DE LA LOIRE)

Je tiens à vous parler de ce clairon de mobiles qui se baisse pour prendre une cartouche que lui présente un blessé. C'est une esquisse pour le grand panorama de Champigny.

Avec son ami Neuville, Édouard Detaille a peint deux grands panoramas; chaque fois chacun des deux maîtres a pris une moitié de la rotonde. Singulier mode de collaboration, dira-t-on, mais absolument nécessaire entre deux hommes d'un talent aussi affirmé, d'une originalité aussi tranchée. On n'aurait pas compris Detaille corrigeant Neuville, on n'aurait pas admis Neuville retouchant Detaille. Pour mon compte, cette collaboration m'a toujours paru si surprenante que je n'expliquerais pas facilement comment elle a pu naître et pourquoi elle a produit d'aussi excellents résultats. C'est un tour de force que le hasard lui-même ne se chargerait pas de réaliser une seconde fois en deux siècles. D'ordinaire les panoramas sont des œuvres purement industrielles, où la convention joue le plus grand rôle et dont l'éditeur responsable utilise les talents secondaires d'une équipe de peintres subalternes.



Detaille et Neuville ont peint au contraire deux panoramas œuvres d'art. Comme l'épisode y prend la place principale et qu'ils ont même exagéré chacun cette nécessité du panorama qui doit diviser l'attention, afin que l'œil ne se fatigue pas de l'immobilité des groupes, le panorama de Champigny, le seul que les Parisiens connaissent, a amplement satisfait et satisfait encore le public. Le second panorama, *Le soir de Rezonville*, a été exécuté et est exposé à Vienne, en Autriche. L'esquisse du côté de Detaille, que l'on a pu admirer au Salon de 1884, représente la garde impériale et la réunion des deux états-majors du général Bourbaki et du maréchal Canrobert. Cette esquisse, retouchée et poussée avec vigueur jusqu'à la perfection habituelle des tableaux du maître, est certainement le triomphe de la peinture épisodique.

Ah! s'il était en cible ce beau cuirassier blanc, il ne resterait pas longtemps dans son impassibilité de géant satisfait. Je profite de sa rencontre pour couler à fond la légende des cuirassiers blancs, des soi-disant cuirassiers de M. de Bismarck, que l'imagination féconde des reporters — ces bêtes à plume du journalisme contemporain — précipitait tantôt dans les carrières de Jaumont — qui n'existent pas, tantôt représentait comme une nuée de démons s'abattant sur la France. D'abord, il n'y apas en Prusse de *cuirassiers blancs,* pas plus que chez nous de *cuirassiers bleus;* ni de cuirassiers de M. de Bismarck encore moins que chez nous de cuirassiers de M. Grévy. La couleur de leur uniforme ne saurait être une désignation spéciale, puisqu'en 1870 ils étaient tous habillés de blanc; et le nom de M. de Bismarck ne peut leur être infligé, car lorsque M. de Bismarck se costume en cuirassier, il porte l'uniforme d'un régiment de la Landwehr. Le cuirassier prussien est, comme l'a peint Detaille, un épais garçon de l'Allemagne du Nord, aux cheveux peu fournis, à la barbe plus rare encore. C'est le Germain glabre de l'antiquité, race résistante et tenace dont les Romains n'eurent jamais raison. Ajoutons pour être complet que l'armée prussienne possède dix régiments de cuirassiers (deux de la garde : *gardes du corps* et *cuirassiers de la garde*, et huit de la ligne, numérotés de 1 à 8). La couleur des galons de laine formant garniture de la jupe, du collet et des parements de la tunique, différencie seule les régiments entre eux. Nos voisins ont consciencieusement conservé ces distinctions, peu coûteuses mais fort utiles, parce qu'elles entretiennent l'esprit de corps. Individuellement, avec son casque écrasé, son lourd fourniment, sa cuirasse noire, ses bottes d'égoutier, le cuirassier allemand est loin de représenter un chevalier de la Table ronde;



CUIRASSIER ALLEMAND

mais à cheval, en ligne, un régiment de cuirassiers est magnifique. Ils sont fort bien montés et il faut ajouter que leurs corps d'officiers se recrutent parmi les héritiers des familles les plus considérables de l'empire.

Voici encore un tableau fort admiré : *En retraite!*

Au milieu de fortunes diverses, tantôt à demi victorieuse en apparence, tantôt fortement et réellement ébranlée malgré son patriotisme, malgré le grand caractère de son chef, l'illustre Chanzy, l'armée de la Loire ne put résister à l'entraînement fatal de la guerre ; elle dut céder devant la force et la discipline de l'ennemi ; mais ce qu'elle avait de meilleur disputa chaque kilomètre de terrain à l'envahisseur.



CLAIRON DE CHASSEURS A PIED (1861)

Une batterie de mitrailleuses envoie aux Allemands ses dernières cartouches pour permettre à un bataillon de chasseurs à pied de filer sous bois et de se reformer un peu plus loin. Ce n'est pas le découragement qui accable ces braves gens, c'est l'obligation de reculer sans cesse. Devant l'invasion dont les grands bras les étreignaient, devant l'hiver qui les tuait et les affamait, ils reculaient, pour reculer encore le lendemain. Heureusement cette armée avait Chanzy, Chanzy toujours admirable d'abnégation. Bien qu'il n'ait point dû avoir — quoi qu'il ait dit — beaucoup d'illusions sur la qualité de ses troupes, jamais il ne le leur laissa voir. Sa figure au contraire — même dans les moments les plus difficiles — respirait la confiance et rendait le calme et l'espérance aux plus découragés. Savoir prendre vite une décision le soir d'une bataille — pour en profiter si l'on est vainqueur, pour ne pas être tout à fait détruit si l'on est vaincu — et surtout garder sa sérénité dans la conduite d'une retraite sont des qualités que doit posséder un général en chef. Chanzy fut assez grand dans cette malheureuse campagne de 1870 pour avoir mérité — même en étant battu — l'estime de ses concitoyens et le respect de ses ennemis.

Le Parlementaire nous conduit à Metz, à Metz où se trouvait la plus belle armée que la France ait eue depuis 1807 ; plus belle que l'armée de Crimée, plus nombreuse que l'armée d'Italie et à la tête de laquelle il eût fallu un Chanzy. Chanzy à Metz et un Pélissier à Paris, et peut-être nous nous serions tirés d'affaire. Certes il eût été difficile de remporter la victoire et de vaincre le million d'Allemands disciplinés par le génie méthodique d'un de Moltke, mais les hommes, les vrais soldats ne manquèrent pas au début, ni même à la fin. C'est toujours un homme de tête qui nous fit défaut.



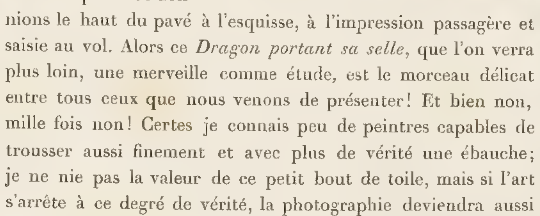
EN RETRAITE (ARMÉE DE LA LOIRE)

Ce capitaine d'état-major qui part en parlementaire, c'est M. Emmanuel Bocher, aide de camp du général Pajol, fils aîné du célèbre général de cavalerie de l'Empire. Il vient de dépasser la ligne des avant-postes; l'officier de chasseurs à pied qui commande à l'extrême limite de nos défenses, l'accompagne et le met sur son chemin. Un maréchal des logis des dragons chevronné porte le drapeau parlementaire et un trompette l'accompagne pour les sonneries réglementaires. Quelques faisceaux et quelques hommes dans le demi-lointain complètent ce tableau. Mais on sent bien que cette petite expédition, toute pacifique qu'elle soit, ne présentera aucun danger qu'à la condition d'être entourée de toutes les formalités d'usage. Dans ces scènes d'émotion militaire contenue, où l'apparat, la représentation et l'émotion prennent leur part, Edouard Detaille est passé maître pour y introduire juste la mesure voulue. S'il avait à peindre un parlementaire de grandes manœuvres, il s'y prendrait autrement. Les naturalistes ont donc absolument tort de donner à la forme le pas sur l'idée. La forme, oui vraiment il la faut, mais il faut aussi quelque chose dessous. Nier l'idée ou simplement en diminuer l'importance, c'est avilir l'art, c'est en faire un métier.



UN PARLEMENTAIRE (SIÈGE DE METZ)





Si la reproduction nette et claire en peinture d'un objet ou d'un personnage était supérieure à une composition bien étudiée et bien rendue, il faudrait que nous donnions le haut du pavé à l'esquisse, à l'impression passagère et saisie au vol. Alors ce *Dragon portant sa selle*, que l'on verra plus loin, une merveille comme étude, est le morceau délicat entre tous ceux que nous venons de présenter! Et bien non, mille fois non! Certes je connais peu de peintres capables de trousser aussi finement et avec plus de vérité une ébauche; je ne nie pas la valeur de ce petit bout de toile, mais si l'art s'arrête à ce degré de vérité, la photographie deviendra aussi un art le jour où le photographe pourra travailler sans *déformer*.

Nous sommes en pleine actualité avec le croquis représentant des *Hussards aux grandes manœuvres*. Ce dessin est daté de 1880. Quand on le compare à ceux qu'Édouard Detaille a faits pour l'*Armée française*, on reconnaît la même aisance dans le groupement, la même variété dans les physionomies, la même exactitude dans les uniformes, mais le procédé de pointe est bien moins certain et bien moins chatoyant. A force de forger on devient forgeron, à force de faire des dessins au crayon, à la plume, à la sépia, à l'encre de Chine et à la gouache, en mêlant parfois tous ces procédés et en y ajoutant même des teintes d'aquarelle, Detaille s'est inventé pour lui-même — et personne ne l'y surpassera — un genre de travail qui n'a pas de nom précis mais qui est parfait manié par lui, et surtout d'une sûreté de touche inimitable et infaillible jusque dans les plus minuscules détails.

Le *Chasseur à pied de l'armée d'Italie* (1859) est peut-être un peu plus lâché encore, mais il a bien son mérite. D'abord il fixe un point fort discuté de l'histoire anecdotique militaire : Pourquoi appelle-t-on *vitriers* les chasseurs à pied? Il y a des personnes qui vous disent que c'est parce que leurs sacs en toile noire assez grossièrement cirée ressemblaient autrefois à des vitres. Il aurait fallu diantrement de bonne volonté pour trouver au havresac des chasseurs d'Orléans l'éclat aveuglant du verre.



HUSSARDS AUX GRANDES MANŒUVRES

C'est pourtant l'avis émis par mon ami Lorédan Larchey dans son excellent *Dictionnaire historique d'argot;* je ne me brouillerai avec lui pour cela; mais, comme je l'ai dit dans l'*Armée française*, le populaire leur donna ce nom parce qu'en marche, au moment du repos, ils avaient pris l'habitude « d'accoter leur sac en toile vernie sur leur carabine, comme les vitriers ambulants le font avec leur règle pour soutenir leur porte-vitres. » Or c'est justement dans cette position que Detaille a placé son chasseur à pied. Et aucun autre soldat d'infanterie n'aurait pu se tenir de cette façon. Le vitrier de 1859 a encore la tunique à plis et à un rang de boutons, vêtement dans lequel les chasseurs firent campagne de 1841 à 1860, sous lequel ils se sont illustrés en Afrique, à Rome, en Crimée, dans la Lombardie, et qui faisait battre le cœur de tous les jeunes Saint-Cyriens. Je crois même que c'est avec la tunique à plis que le deuxième bataillon est allé en Chine et en Cochinchine. Après la campagne d'Italie — comme il est toujours de mode en France d'emprunter aux ennemis de la veille leurs vieux pompons ou leurs modes nationales — l'empire habilla ses fantassins moitié en musulmans, moitié en Tyroliens. Les chasseurs à pied reçurent alors l'uniforme donné par Detaille au clairon de chasseurs à pied que l'on voit à l'avant-dernière page de la livraison précédente.

Champigny. Encore un tableau qui a fait la joie des Parisiens. Cette belle toile est absolument *historique*. Tout y est exact; le terrain a été relevé, les renseignements ont été pris pour que cet épisode fût la représentation même du fait. La guerre étant un roman, assez saisissant pour que l'imagination des écrivains ne la gâte point par des ornements de mauvais goût, c'est toujours aussi dans les documents les plus sûrs que je puise mes renseignements. Voici ce que dit le général Ducrot dans le deuxième volume (pages 200 et 201) de la *Défense de Paris :*

« Neuf heures (30 novembre 1870). Champigny est fortifié. Le lieutenant-colonel Pottier, commandant le 113ᵉ de ligne, prend ses dispositions pour garder Champigny.

« De concert avec le génie, le 2ᵉ et le 3ᵉ bataillon retournent contre l'ennemi les défenses qu'il vient d'abandonner. La demi-section du génie du lieutenant Montès fortifie la tête du village; les maisons à droite et à gauche du village sont crénelées; des communications intérieures sont établies à travers les murs; *la propriété située à la fourche des deux routes de Chennevières est solidement organisée....* »



Quel mouvement! quelle activité! quel entrain! Cette science de la vie militaire que Detaille possède au plus haut degré, il l'a prodiguée dans cette page. Le général de division Faron, entouré de son état-major, est venu surveiller l'exécution de ses ordres. Un vieux jardinier, qui n'a pas abandonné la propriété de ses maîtres, lui fournit des indications précises. Tandis qu'on met sa première pièce en batterie, un officier d'artillerie placé sur une échelle examine le lointain et calcule où doit porter son tir. On se barricade, on s'organise à qui mieux mieux; il s'agit de ne pas perdre une minute, de ne pas prendre une fausse mesure; l'infanterie attend avec impatience le moment de se porter aux créneaux.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici



CHAMPIGNY

que le 114ᵉ de ligne, commandé par le lieutenant-colonel Boulanger, aujourd'hui ministre de la guerre, formait avec le 113ᵉ la première brigade, aux ordres de l'intrépide colonel Comte, de la division Faron.

Detaille a visité successivement l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche et récemment la Russie. Partout où il est allé il a fait des croquis, des études, il a acheté des armes, des uniformes, et lorsqu'il peint un soldat étranger il est aussi sûr de son fait que s'il peignait un Français. Voilà pourquoi le *Chevau-léger bavarois*, qui fume sa pipe, est aussi bavarois que possible. Je pourrais raconter à ce sujet un petit roman, je me contenterai de dire que ce beau dessin est la reproduction de la seule lithographie que notre artiste ait faite. Pour son coup d'essai du crayon lithographique, c'est un coup de maître.

Le charmant petit dessin qui le suit représente un fait d'armes de la campagne de 1814. Sous les ordres du général Defrance, les gardes d'honneur détruisent les Russes dans les environs de Reims et, après leur avoir enlevé quatorze canons, les reconduisent jusque dans les faubourgs de cette ville. Le lendemain de ce combat, les grenadiers à cheval de la garde, qui avaient réglementairement le pas sur toute la cavalerie, s'étant croisés avec les gardes d'honneur, leur cédèrent le haut de la route en criant : « Place ! place à ces braves ! le terrain leur appartient, ils peuvent être fiers de l'avoir conquis. »



CHEVAU-LÉGER BAVAROIS

Créés par décret du 5 avril 1813, les quatre régiments des gardes d'honneur furent licenciés le 24 juin 1814. Ils avaient brûlé leur dernière cartouche à Saint-Dizier le 26 mars en faisant neuf cents prisonniers à l'ennemi. En moins de onze mois, ils avaient été recrutés, organisés, et étaient devenus la terreur de l'étranger. A Champ-Aubert, à Montmirail, Château-Thierry, Mormant, Montereau, Craonne, ils avaient conquis l'estime des plus vieilles troupes de l'armée impériale et inscrit en caractères de sang, à la pointe de leurs sabres, le nom de leurs régiments dans les fastes de l'histoire.

J'ai raconté que Detaille avait exposé pour la première fois en 1867 un tableau de genre. Presque aussitôt il s'attacha aux sujets guerriers. La *Bande de tambours* est un de ses premiers tableaux militaires ; il figurait à l'exposition de 1869 et fait prévoir déjà par la finesse de son observation le grand peintre d'aujourd'hui. La *Garde impériale au camp de Saint-Maur*, que nous présentons plus loin, est de la même année.



Outre qu'ils rappellent les uniformes glorieux de soldats renommés dont les Russes, les Autrichiens et les Mexicains avaient pu apprécier la valeur, tandis que les Turcs, les Anglais et les Italiens leur doivent une reconnaissance éternelle ces tableaux sont en quelque sorte du Detaille avant la bataille, du Detaille qui n'est encore attiré vers l'armée que par la lecture de ses hautes actions, la tradition, l'amour du plumet et peut-être par le bel ordonnancement d'une revue et le fracas d'une petite guerre. Mais la guerre de 1870-1871 va le mettre en face de la réalité et lui ouvrir la voie dans laquelle il surpassera vite tous les autres. Désormais il aura vu l'armée en action, il connaîtra le soldat, il l'aimera. Comme l'a fort bien dit le général de Fezenzac dans ses *Souvenirs :* « En vivant avec les soldats, on apprend à connaître leurs vertus ; ailleurs on ne voit que leurs vices. » Rien n'est plus vrai, et si notre jeune école de peinture militaire prend la tête de l'art, c'est que notre nouveau régime militaire a fait passer tous nos jeunes artistes dans le rang pendant un temps plus ou moins long. Cette première expérience ne suffit pourtant pas à notre peintre ; il voulut encore se familiariser avec la vie militaire. Immédiatement après la réorganisation de l'armée, il s'était fait admettre comme sous-lieutenant de réserve dans le 20ᵉ bataillon de chasseurs à pied ; puis, à l'âge réglementaire, il passa dans la territoriale, où il est classé comme détaché au service d'état-major. L'*Annuaire militaire* a même oublié d'ajouter à côté de sa croix de chevalier l'O majuscule qui devrait indiquer qu'il



est officier de la Légion d'honneur. Pourtant peu d'artistes méritent autant que lui la rosette rouge et font plus d'honneur à l'armée. Mais passons sur ces petits manques de tact de l'administration. Mettant à profit sa situation d'officier, Detaille obtint de faire la campagne de Tunisie en qualité d'attaché à l'état-major de la brigade Vincendon. Ce fut encore pour lui une occasion d'études prises sur le vif, et j'aurais été heureux d'avoir à vous présenter l'une des toiles qu'il peignit alors en Afrique. Elles sont toutes empreintes d'un caractère africain et d'une sève militaire qui ne permettent pas de douter un instant qu'elles n'aient été exécutées sous l'impression directe de la réalité.

En vedette, daté de 1871, est une excellente impression de la campagne qui venait de se terminer. Ce hussard d'un régiment de marche n'a pas un grand souci de l'élégance. Sous ses habits empruntés à droite



BANDE DE TAMBOURS

et à gauche, il a pourtant bon air. Ce n'est pas pour son plaisir qu'il est là dans un champ exposé aux intempéries de la saison, et sa physionomie dénuée de tout sentiment de patience le ferait croire. Cependant, de quoi peut-il se plaindre? Son fourniment est au complet. Bidon, gamelle, tente abri, porte-manteau, sacoche, il a tout; un bon fusil entre les mains, sur le corps une pelisse fourrée. Ce cavalier se plaint qu'on bat toujours en retraite. Donnez-lui une petite victoire et sa physionomie ne sera plus la même.

Salut aux blessés! Ce tableau-là a une histoire assez curieuse. Lorsque Detaille le commença — j'ai vu l'esquisse première dans son atelier, elle était même assez avancée — les Français étaient à la place des Allemands et les Allemands à la place des Français. La date de 1876 rappelle qu'on traversait une phase difficile. En 1875, on avait cru à la guerre, on y avait même cru assez pour qu'en Allemagne et en France il y ait eu des préparatifs; en 1876, les partis politiques se reprochaient mutuellement de la vouloir ou de la craindre. Des amis — furent-ils adroits ou maladroits? — insinuèrent à notre peintre qu'une colonne de prisonniers français défilant devant un état-major allemand serait mal interprétée par le public, que les uns y verraient un présage de défaite, les autres une manifestation politique. Dieu sait si Detaille — esprit ouvert, franc et loyal — obéit à de pareilles préoccupations. Son pinceau est français, bien français, et n'a pas d'autre opinion. Et pour le prouver, les prisonniers devinrent tout à coup des prisonniers

allemands; mais nous en avons fait si peu pendant la guerre que Detaille ne put en mettre autant que son cœur de patriote l'eût désiré.

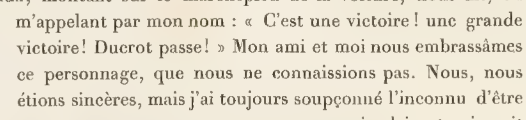
A propos de prisonniers allemands, les Parisiens doivent se rappeler ceux que l'on fit à Cham-



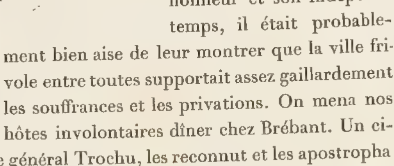
EN VEDETTE, 1871

pigny. Le général Trochu, dont la popularité surnaturelle subissait déjà une réaction, les fit promener dans les rues. Tout le monde les vit et, Dieu me pardonne! je crois que quelques-uns les virent deux fois. Eh bien, cela réconfortait le cœur; on se laissait volontiers tromper par l'illusion de la victoire. Je me souviens que, pendant l'une des journées de la fin de novembre et du commencement de

décembre, en quête de nouvelles, je passais avec un ami dans un cabriolet sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Un monsieur qui sortait des bureaux, montant sur le marchepied de la voiture, nous dit, en m'appelant par mon nom : « C'est une victoire ! une grande victoire! Ducrot passe! » Mon ami et moi nous embrassâmes ce personnage, que nous ne connaissions pas. Nous, nous étions sincères, mais j'ai toujours soupçonné l'inconnu d'être un mauvais plaisant qui avait fait le pari de se faire embrasser par la première personne venue passant sur la place. Ah! on n'était pas difficile alors sur le choix des choses gaies.



M. le général Trochu, après avoir fait promener les soldats ennemis prisonniers, eut la victorieuse idée de faire voir Paris aux officiers dans le même cas. Il voulait leur donner, disait-il, le spectacle d'une ville habitée par des citoyens libres, défendant son honneur et son indépendance. En même temps, il était probablement bien aise de leur montrer que la ville frivole entre toutes supportait assez gaillardement les souffrances et les privations. On mena nos hôtes involontaires dîner chez Brébant. Un citoyen libre, moins policé que le général Trochu, les reconnut et les apostropha d'une vigoureuse façon. Le lendemain, un cartel d'échange ramenait l'officier interpellé et ses camarades au camp allemand.



OFFICIER DE CHASSEURS, 1829

A l'ambulance du Conservatoire on soigna un officier allemand blessé: il se conduisit fort bien, fut poli et reconnaissant. Il fit un jour une remarque que j'ai notée comme très originale : « Vous ne savez pas, disait-il, combien les proclamations des généraux français nous sont utiles; nous n'avons qu'à les faire lire à nos soldats pour leur démontrer que nous sommes toujours plus nombreux que vous sur les champs de bataille. Sans cela ils ne marcheraient pas avec tant d'assurance. »



La *Charge du 9e cuirassiers dans le village de Morsbronn* est la fin de l'un des épisodes les plus terribles de la bataille de Reichshoffen. Lancé à la suite du 8e cuirassiers avec lequel il formait la brigade Michel, le 9e chargea sur un espace de 800 mètres, à gauche du village de Gunstett garni de formidables batteries et en face de nombreux tirailleurs allemands. Les pertes du régiment étaient déjà considérables, lorsque ses débris pénètrèrent dans la grande rue de Morsbronn, dont toutes les maisons étaient bordées de fusiliers prussiens. Chaque fenêtre vomissait la mort, et pour comble de malheur la route était coupée par une forte barricade de longs chariots alsaciens engerbés les uns dans les autres.



Typogravure Boussod, Valadon et Cie

CHARGE DU 9e CUIRASSIERS DANS LE VILLAGE DE



MORSBRONN, JOURNÉE DE REICHSHOFFEN, 6 AOUT 1870

Typographie A. Lahure.



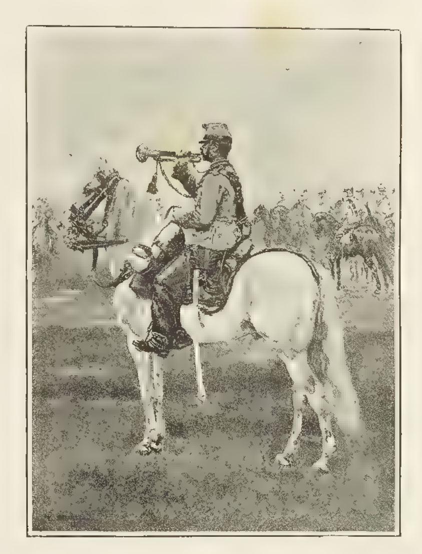
SALUT AUX BLESSÉS



SOUS-OFFICIER DE GUIDES, PORTE-FANION

Le lieutenant-colonel avait été mortellement atteint dès le début de l'affaire. Nous empruntons ces détails précis à la *Revue de cavalerie*, car le 9ᵉ régiment de cuirassiers n'a malheureusement pas publié son historique comme le 2ᵉ, le 7ᵉ et le 8ᵉ. Le colonel Waternau eut son cheval tué par un biscaïen; lui-même piqua une tête dans une mare et faillit se noyer dans l'eau bourbeuse. C'était véritablement peu de chance, sous une grêle de projectiles, de mourir noyé. Son ordonnance eut beaucoup de peine à le tirer de ce mauvais pas. Aussitôt un maréchal des logis chef, M. Ansart, le relève et lui amène une autre monture. C'est autour du colonel que se rallient alors les derniers arrivants, et c'est aux cris de « Vive le colonel! » que tous essayent, mais inutilement, de s'ouvrir un passage. Quelques officiers et une certaine quantité d'hommes peuvent s'échapper. Le reste est prisonnier de guerre. Le 9ᵉ cuirassiers avait eu 3 officiers tués (le lieutenant-colonel Archambault de Beaune, le capitaine Noël, le lieutenant Mateille) et 6 blessés (les capitaines Sénepart et de Finance, le lieutenant de Bizemont, les sous-lieutenants Tardieu et de Villers et le médecin-major Cogit). Il y a eu pendant la dernière guerre des charges plus meurtrières, il n'y en a pas eu de plus malheureuse. Le général Lartigue, qui l'ordonna au général Michel pour dégager notre aile droite, n'avait probablement que de la cavalerie sous la main, et en voyant partir les cuirassiers, il leur cria : « Allez, mes enfants, comme à Waterloo! » C'était encore plus une prédiction qu'un encouragement.

Detaille a saisi pour son tableau le moment où le régiment lancé à fond de train arrive sur la barricade. Le lieutenant commandant l'avant-garde fait sonner halte-là par son trompette; mais le 9ᵉ tout entier suit sa mauvaise fortune; on aperçoit le colonel au second plan; presque à côté de lui est le lieutenant d'état-major qui fait son stage au régiment, et au troisième plan le commandant Pimont de Cécire de Honnaville, le sabre brisé, amène le gros du régiment. J'ai là sous les yeux l'Annuaire de 1870 que je tenais au courant : les deux pages consacrées au 9ᵉ cuirassiers sont criblées de coups de crayon avec les mentions : *disparu! prisonnier!* Cela fend le cœur. Trois jours après, à Châlons, les cuirassiers survivants du 9ᵉ furent versés dans le 8ᵉ et le premier de ces régiments vint se refaire à Versailles d'où il



fut envoyé plus tard à l'armée de la Loire. Le beau tableau de Detaille, popularisé par la gravure, a porté au loin la gloire des cuirassiers du 9e.



Faut-il une bien longue légende pour expliquer cette bande de coiffures de fantassins et les quatre fusils à pierre, à piston, Chassepot et Gras qui l'accompagnent? Non. C'est pourtant l'histoire de notre patrie — et de l'histoire ancienne — puisqu'on parle de donner à notre infanterie le casque et le fusil à répétition. Quand on songe que de 1770 à 1842 toutes les guerres — et il y en eut beaucoup, sans compter celles de la République et de l'Empire — se firent avec le fusil à pierre, et que depuis quarante-huit ans ce sera la quatrième fois que l'on change l'armement général de l'Europe, on se demande si l'on ne doit pas comparer la science à Saturne qui dévorait ses enfants. En même temps que les réformateurs sociaux viennent parler aux hommes d'égalité sociale, de bien-être général, de fraternité universelle, de solidarité humaine, le génie humain invente des moyens plus perfectionnés, plus radicaux, de faire la guerre. On construit des canons qui portent la mort à huit mille mètres, des fusils qui tirent vingt-cinq balles à la minute et qui vont aussi très loin quoique beaucoup moins loin. Puis, par une douce ironie, on se dit que les habits et les coiffures des soldats les blessent, qu'ils ne doivent pas être gênés aux entournures pour aller manier des instruments aussi délicats, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on fait la critique la plus désobligeante de l'esprit militaire, en supprimant les panaches et en mettant les combattants tellement loin les uns des autres qu'ils n'auront plus de motifs de se détester puisqu'ils n'auront plus l'occasion de se voir. Un praticien militaire, dont les idées ont une haute portée philosophique, a dit que plus les engins de guerre seront terribles, moins la guerre sera cruelle. Je le crois assez, on n'osera plus la faire.

Voilà les considérations qu'inspirent les quatre fusils de Detaille et l'idée du cinquième qu'on fabrique en ce moment.

Ce *Vieux Mobilisé du camp de Conlie* est un ancien braconnier. C'est l'opinion de Detaille qui l'a dessiné et qui, à coup sûr, sait à quoi s'en tenir, mais certainement c'est un bon soldat, car il porte une médaille sur sa vareuse. Sa philosophie de fumeur, le soin bien compris qu'il a donné à l'installation de son fourniment, sont des garanties de sa solidité.



Le *Maréchal des logis de Guides*, porte-fanion du général commandant en chef la garde impériale, est aussi un vaillant soldat; j'en dirai autant du *Lignard de Tunisie*. Avec l'*Officier de chasseurs à cheval* de la fin de la Restauration, on peut parcourir la gamme des types successifs de notre armée. En 1829, l'armée, retrempée par la campagne de 1823, en Espagne, avait repris une portion de sa force de cohésion du temps du premier Empire. Les

anciens officiers et soldats étaient rentrés pour rapporter les bons principes, on commençait à reconnaître que les traditions des vainqueurs de l'Europe entière étaient les bonnes, les vraies. Lorsque la Révolution de 1830 arriva, le Gouvernement de Juillet avait la voie ouverte, et la fit plus large encore pour les lieutenants de Napoléon Ier. Ils redevinrent les maîtres. Nos régiments furent superbes, bien habillés, bien disciplinés. Notre cavalerie fut magnifique, notre artillerie très soignée. L'armée était l'orgueil de la Nation, les gouvernants la montraient avec complaisance à l'Europe, qui nous l'enviait. Le second Empire s'en servit heureusement sur les champs de bataille de Crimée et d'Italie, où elle vainquit des armées aussi solides qu'elle. Malheureusement, tandis que notre vanité nationale trouvait des satisfactions, l'Allemagne, qui nous guettait depuis 1815, travaillait en silence, et, n'espérant pas nous dépasser en bravoure, s'outillait de la façon la plus redoutable. De plus, l'habitude de voir de belles troupes monter la garde à la porte des palais, faisait oublier à la foule leurs nobles travaux, les victoires qu'elles avaient remportées, et l'on s'habitua à les peu considérer. La légende des bataillons tout armés sortant du sol de la patrie prit pied, et la guerre fatale nous trouva avec une armée admirable mais trop faible par le nombre. Les légions levées à la hâte eurent leur jour malgré leur réelle bonne volonté, elles ne purent qu'élargir l'insuffisance de notre armée budgétaire.

Alors nous avons eu recours à la *nation armée*. Nous attendons d'elle beaucoup; nous vivons dans l'espérance qu'elle tiendra toutes ses promesses.

Le *Troupier de* 1875 qui suit est le trait d'union entre l'ancienne et la nouvelle armée. Il a encore une partie de la forme extérieure du soldat des troupes de sélection; il a déjà l'incorrection des bandes nombreuses que ne contient pas une longue discipline. Nous ne pouvons plus avoir ces magnifiques régiments d'autrefois. L'*Officier casseur*, au bonnet de police sur l'oreille, qu'a dessiné Detaille dans un coin de page n'est plus qu'un souvenir. Aujourd'hui l'officier studieux le remplace. La défaite a changé nos habitudes et nos mœurs militaires; si elle a modifié dans la même proportion le caractère de la nation française, c'est tant mieux.



INFANTERIE DE LIGNE, 1875

Nous répéterons à propos du *Bonaparte en Italie* ce que nous avons dit pour le *Bonaparte en Égypte*. La même verve éclate dans ce beau tableau où abondent les types des deux armées fran-



LA GARDE IMPÉRIALE AU CAMP DE SAINT-MAUR, 1869



çaise et autrichienne. Autour du général heureux se groupent tous les généraux, adjudants généraux, colonels, qui l'escorteront dans son incroyable fortune. Devant lui défilent des soldats vaincus auxquels, pendant vingt années, il apprendra l'art de la guerre et qui profiteront de ses leçons pour le précipiter des sommets où il va s'élever.

Quel étonnant et magnifique roman que la vie de Bonaparte ! La gloire immortelle du général masque toutes les fautes de l'homme politique ; elle rachète tous les malheurs, tous les désastres et tous les deuils de la patrie. Bonaparte premier consul, chef d'armée, défie encore — bronze humain — toutes les sévérités de l'histoire, toutes les colères du pamphlet.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps,
L'humble toit dans soixante ans
Ne redira pas d'autre histoire,

a dit Béranger, poète plus patriote et plus courtisan de la victoire qu'ami véritable de la liberté. Ces vers ont été répétés des millions de fois sur tous les tons, ironiquement ou avec chauvinisme, par les détracteurs et les séides du grand capitaine ; ils sont restés et ils resteront pourtant dans le souvenir de tous les Français. C'est que la France, essentiellement démocratique, aime par-dessus tout la gloire, ce patrimoine de tous, qui est le bien du plus humble autant que du plus puissant. Nos goûts, nos mœurs, nos sentiments, nos instincts, nos croyances ont changé ; nous avons successivement brûlé toutes les idoles que nous avions adorées, mais le nom de Bonaparte survivra à toutes, surtout le nom de Bonaparte général en chef de l'armée d'Italie.

Lorsqu'en 1840 ses cendres furent rapportées en France, c'était surtout pour célébrer le vainqueur de l'étranger que tonna le canon des Invalides. Et aujourd'hui, si son nom revient encore sous notre plume et sur les lèvres de tous, c'est que nous ne pouvons pas nous ôter de l'idée qu'un homme de son génie nous a manqué en 1870, et que les amertumes de la défaite doublent l'enivrement des souvenirs de la victoire. Rappelons-nous donc sans cesse que nous avons été les vainqueurs du monde et qu'il est nécessaire à la civilisation que nous le redevenions.



Un roi de Prusse a dit que s'il était le roi de France, on ne tirerait pas en Europe un coup de canon sans sa permission. Le grand Frédéric avait raison : une nation qui a dans



NAPOLÉON EN [illegible]

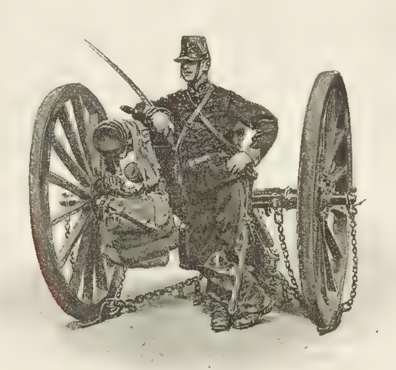


FRÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE A CHAMPIGNY

son histoire Charlemagne et Louis XIV était seule capable, pour soutenir les principes de sa grande révolution, de lutter contre tous les souverains et tous les soldats coalisés. Bonaparte est la personnification de cette lutte épique. C'est surtout, avant tout et au-dessus de tout, le soldat de la République. D'ailleurs, ce n'est pas son ambition seule qui l'a fait empereur, c'est qu'en France, même en République, le général vainqueur prime tout pendant la guerre, — et la République de 89 et de 93, c'était la guerre.

Ce *Frère de la doctrine chrétienne* fait partie des esquisses préparatoires du panorama de Champigny. Je suis bien aise que cette modeste figure qui personnifie le dévouement à l'humanité sans autre récompense que la vie future, me fournisse l'occasion de rappeler que pendant le siège de Paris, ceux que nous nommons un peu brutalement « les ignorantins » furent les meilleurs brancardiers et les plus braves infirmiers de champ de bataille qu'on ait jamais vus. Je ne veux à ce sujet contenter ni mécontenter personne, mais je me permets de trouver que l'ingratitude a été bien voisine du service rendu. Heureusement pour eux, celui qu'ils servent a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

Au-dessous de la dernière ligne, nous avons placé un canon nouveau de 90 millimètres. C'est le canon du présent, c'est peut-être le vainqueur de l'avenir; mais si lorsque sa voix puissante tonnera pour la défense de notre chère France, tous ses enfants répondent à son appel, elle sera invincible. Et il faudra en faire remonter une bonne part à Detaille, qui, avec son ami Neuville, a travaillé à maintenir chez nous, malgré tout et malgré tous, le vieux sentiment chauvin que le matérialisme cherchait à détruire. Ils ont aidé les braves gens dans leurs espérances en même temps qu'ils consolaient de leurs peines les désespérés et les vaincus d'hier.



LE CANON DE 90 MILLIMÈTRES



MEISSONIER. — NAPOLÉON ET SON ÉTAT-MAJOR.

MEISSONIER

H. VERNET, PROTAIS, B.-BELLECOUR, DUPRAY, JEANNIOT, MOROT, ETC., ETC.

Malgré ses mirifiques polichinelles, ses admirables liseurs, fumeurs, joueurs d'échecs et de boules, Meissonier est avant tout un peintre militaire. Dans son œuvre considérable, ce sont les pages militaires qui prennent le premier rang, et, parmi celles-ci, les plus magnifiques, certainement, touchent à l'histoire des armées de la République et de l'Empire.

La figure du grand soldat moderne, de Napoléon, a particulièrement sollicité son génie. Cela était presque fatal; tout grand artiste est patriote, et quel conquérant a plus haussé que le premier empereur le renom de la patrie. Sous son règne la France ne connaissait plus de frontières, ce fut même ce qui la perdit. Mais la peinture, comme la poésie, ne doit voir dans le grand homme que ses côtés gigantesques et laisser à l'histoire la tâche d'amoindrir, au profit de nos ennemis, la personne et le caractère du grand Français.

Je ne crois pas qu'un portrait de Napoléon, seul, dans son cabinet, ait jamais tenté Meissonier; je me figure donc que l'homme politique, le législateur et le souverain lui ont échappé, qu'il ne voit et ne veut voir que le grand capitaine, toujours à cheval, passant des revues, conduisant les batailles, entouré de ses maréchaux, de ses aides de camp, de ses colonels et de ses régiments. Ce Napoléon-là, c'est le Napoléon du peuple, qu'il faut distinguer du Napoléon en costume d'empereur romain appuyé d'une main sur le globe terrestre et de l'autre menaçant de son sceptre l'humanité tout entière.

Le Napoléon populaire, personne ne l'a mieux peint que Meissonier, mais jamais le peuple n'a pu regarder à loisir ni posséder des reproductions des chefs-d'œuvre du maître. L'unique gravure de 1814, — que nous reproduisons en fac-similé, au milieu de cette livraison, — tirée pour un petit nombre très défini de souscripteurs, se vend mille francs, et c'est la première fois que tout le monde pourra se l'offrir et la considérer à loisir. Or un poète l'a dit : *La popularité c'est la gloire en gros sous*, et c'est dans une nouvelle couche de gloire, s'il est permis de se servir de cette image, que *En campagne* fait entrer notre grand artiste.

Comme premier spécimen de l'Empereur se présentant devant son armée, le *Napoléon et son état-major*, placé en tête de cette livraison, mérite d'être regardé avec une scrupuleuse attention. C'est toute la société militaire, vers 1810, que Meissonier a ressuscitée. Le premier parmi nos artistes, il a repris l'exactitude dans l'uniforme, qui s'était perdue sous les pinceaux faciles d'Horace Vernet et de ses contemporains. On en était arrivé à vêtir les maréchaux Davout, Ney, Marmont, comme Saint-Arnaud et Magnan. Meissonier, dans une longue série de tableaux, après avoir restitué aux soldats de la République leurs véritables physionomies, rendit aux généraux et aux plus illustres d'entre eux leur figure réelle. Ce type militaire français uniforme et convenu d'un bel homme à moustaches, que le règlement et l'ordonnance ont encore plus fait que la guerre, n'a certainement commencé à exister qu'après 1830. La première République, dont l'empreinte fut très profonde, avait laissé subsister le citoyen sous l'uniforme. D'ailleurs le maître, le roi des rois, le grand homme, ne portait ni barbe ni moustache, il était rasé comme un bourgeois de 1787. La moustache était l'ornement du soldat, du cavalier, et surtout du hussard.



Longtemps les vieux de la vieille, les grenadiers à cheval eurent la lèvre supérieure rasée. De plus, à partir d'un certain grade, chacun se coiffait et s'habillait comme il l'entendait. Là-dessus l'Empereur laissait carte blanche à ses lieutenants. Il n'y eut point que Murat, d'Hautpoul, Lasalle et Pajol qui se costumèrent à leur guise; la vieille mode républicaine de couper son habit le plus avantageusement, pour faire valoir les lignes de son corps, ne tomba jamais en désuétude. La petite redingote grise servit d'exemple, sinon de modèle, à bien des pardessus noirs, bruns, verts, galonnés, unis, fourrés. Dès qu'on était quelqu'un, on avait le droit d'oublier le règlement. C'est ainsi que les maréchaux, les colonels généraux, les premiers inspecteurs des armes spéciales ne voulurent jamais porter de galons d'or au chapeau d'uniforme. Seule la plume blanche, insigne de leur position, les distinguait de l'Empereur et de ses officiers. La coquetterie militaire s'ingénia dans des négligences particulières et personnelles. La cravate, le col de chemise, le port de la ceinture, l'ampleur de la culotte et la façon de la botte étaient aussi l'objet de combinaisons privées. Pour l'avoir étudié avec soin sur les estampes et les tableaux du temps, nous pouvons affirmer que les dix-huit maréchaux de 1804 n'ont jamais eu exactement la même tenue, tandis qu'aujourd'hui les vingt commandants de corps d'armée portent tous la tunique, le chapeau, la botte réglementaires, sortant probablement de chez les mêmes faiseurs en vogue.



MEISSONIER. — LES ORDONNANCES

Les impressions bien différentes que produisent des états-majors suprêmes ainsi composés, le génie particulier de Meissonier est très propre à les faire valoir.



MEISSONIER. — UNE SENTINELLE.

Regardons maintenant *les Ordonnances*. Cette page nous montre tels qu'ils étaient les fameux hussards de la première République, d'où sont sortis Ney, Pajol, Lasalle, Colbert, Curély et tous ces glorieux sabreurs dont l'intrépidité n'a jamais été surpassée. Ces hussards ont suivi leur général et son aide de camp dans une visite chez une *grosse légume*, une autorité prépondérante, et tiennent en main leurs chevaux. Quels hommes superbes et pleins du sentiment de leur valeur! Le hussard d'alors fut l'adoration de nos arrière-grand'-mères et l'épouvante de leurs maris. Pendant un demi-siècle, le hussard sut réunir sous sa veste éclatante le double type du séducteur irrésistible et du soldat d'avant-garde ne connaissant pas plus d'obstacles sous un balcon que sur un champ de bataille. La poésie, la peinture réunissaient leurs efforts pour chanter les exploits variés de ces héros, enfants de Vénus et de Mars — comme on disait alors — et pour lesquels les Grâces et Bellone tressaient des couronnes de myrte et de laurier.

Le schako à banderolle des deux cavaliers et l'uniforme du fantassin avec lequel ils causent indiquent la fin du Directoire. Alors un hussard était vissé sur sa selle et ne rentrait dans la vie civile que si le coup qui le démontait ne le tuait pas tout à fait. Les couleurs voyantes de sa pelisse ou de son dolman, sa grosse queue en catogan étaient des titres de noblesse. Les vieux régiments de l'arme : Berchény, Chamborant, Lauzun se glorifiaient encore des noms de leurs fondateurs. Ah! le Chamborant, l'ancien 2e, avec sa pelisse marron galonnée de blanc et sa culotte bleu céleste, en a-t-il fait de beaux coups de sabre et de malheureuses. Son uniforme légendaire, qui disparut en 1816 pour reparaître en 1840 et sombrer définitivement en 1870, est le plus populaire de notre ancienne armée. Sous la première République et sous l'Empire, il y eut jusqu'à quatorze régiments de husssards. Il y en avait des bleu national, des bleu céleste, des rouge écarlate, des verts, des blancs et des gris; il y en avait eu des noirs. Quelques-uns portaient la pelisse d'une couleur différente de celle du dolman. La hongroise variait également, et chacun de ces régiments se croyait et se disait le plus beau et le plus vaillant et tenait à le prouver aux belles et à l'ennemi.



MEISSONIER. — CHASSEUR EN VEDETTE.

Meissonier les a peints avec des airs de soldats heureux et fiers de développer leurs splendeurs devant l'humble fantassin qui a traîné ses guêtres en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Italie. Oh! il n'a pas d'illusions sur le cavalier, celui-là, et tout en lui conservant son estime, il a l'air de lui dire :

« Cause toujours, mon vieux, tu m'instruis; mais un cavalier, sache-le, c'est un cheval.... avec un « homme dessus; tandis que le grenadier, c'est un homme; on ne le démonte pas, lui; il marche « toujours. »

Les deux types du fantassin de bataille et du cavalier léger, les symboles militaires de la Révolution avec l'artilleur à cheval, nous les retrouvons séparés dans *une Sentinelle* et *la Vedette*. Un peintre, et surtout un peintre d'histoire militaire, lorsqu'il ne s'attaque pas à un personnage ou à un fait connus, doit rechercher tout ce qui peut donner à la figure qu'il traite son caractère et son époque. Le fantassin de la République c'est le sergent Fricasse dont Lorédan Larchey a publié *le Journal de marches;* c'est un ouvrier, un paysan ou un jeune bourgeois, résolu à payer à la patrie, même de son sang, la liberté et l'égalité qu'elle vient de lui donner. Il marche délibérément, avec aisance; plein de force et de santé, il fait un bon service militaire jusqu'au moment où, la France n'ayant plus besoin de son bras, il rentrera chez lui se marier, s'établir et faire souche de bons citoyens. Ne me parlez, ni de l'agitateur de l'armée révolutionnaire que Carrier entraîne à Nantes, ni du soudard qui *s'embuscade* sur les derrières, rançonnant les cabarets et les filles. Le soldat républicain est un brave cœur, un peu naïf, payant au premier coup de fusil le tribut naturel à la peur surtout à la peur d'avoir peur. Ce bon Français, je le retrouve dans ce soldat *en faction* sous un soleil mitraillant.

Le chasseur à cheval n'est pas un candide; je me demande même quel butin illégitime il a caché sous son avant-main pour l'élever si haut; c'est le donneur de coups de sabre, le chercheur d'aventures. Hussard de cœur et même de costume, la République l'a classé chasseur. Pourquoi? — on n'en sait rien, — de même qu'on ignore aujourd'hui pourquoi il y a des chasseurs et des hussards. Mais enfin il est chasseur et ne cédera à personne une part des horions qu'il destine à l'ennemi. Peut-être même est-ce un fils des croisés, un noble qui cache sous un nom d'emprunt ses titres et son blason et qui sert bien la patrie, tandis que les anciens de sa famille émigrent. Hélas! ils ont prêté serment de fidélité au Roi, et la République a renversé le Roi; or sur les lèvres d'un homme de cœur il n'y a pas place pour deux serments.

Telle fut l'histoire de Tardif Pommeroux de Bordesoulle. Engagé au 2e régiment en 1792, le chasseur Tardif éblouissait son escadron par son élan et sa valeur; toujours le premier à la bataille, il devint célèbre par ses citations à l'ordre du jour sous ce modeste nom de Tardif; dès qu'il fut sous-lieutenant, il laissa paraître le bout de Pommeroux. Et ce ne fut qu'après avoir passé chef d'escadron que, pour régulariser sa nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur on s'aperçut, en 1804, que son extrait de baptême portait trois noms. Comme il était trop tard pour lui appliquer le décret de 1793, bannissant de l'armée les ex-prêtres et les ex-nobles, l'empereur le fit colonel. Il est mort général. Ce ci-devant fut un des meilleurs soldats de la République.

Je passe deux compositions de M. Berne-Bellecour et d'Horace Vernet, — auxquelles je reviendrai tout à l'heure — pour joindre à ces quatre œuvres de Meissonier son 1814, un joyau hors de page et que nous avons placé hors texte.

Napoléon, en 1814, — ce n'est plus désormais le grand Empereur, c'est presque déjà le grand vaincu — déploya dans cette campagne, au dire des gens qui s'y connaissent, un génie et une activité militaire indiscutables. Toute l'Europe en armes s'était levée contre lui. Les rois étrangers se cotisaient pour rendre à la France ses rois légitimes et effacer le plus possible les traces de notre grande et immortelle Révolution. Les soldats de Napoléon pendant cette campagne se battaient donc beaucoup plus pour la France que pour lui. Pourquoi donc s'étonner que le grand mangeur d'hommes ait trouvé jusqu'à la fin de son règne, et même au delà, des gens prêts à se faire tuer? Si le mot *Liberté* n'était pas écrit sur son drapeau, on lisait les mots : *Ancien régime* sur celui de l'ennemi. Or les paysans, devenus propriétaires de biens nationaux, craignaient que leurs anciens seigneurs, avec l'aide de l'étranger, ne vinssent les reprendre; les soldats devenus maréchaux, princes, rois, n'étaient pas non plus bien assurés que leurs grades, leurs honneurs

et leurs richesses seraient reconnus par les descendants de saint Louis. Lorsque Napoléon, chevauchant à travers les campagnes sillonnées par ses derniers bataillons, rencontrait le vrai peuple, le peuple qui travaille et le peuple qui se bat, il entendait sortir des poitrines le cri désespéré : « Vive l'Empereur! » Les vétérans l'appelaient leur général; les paysans disaient : Bonaparte, tout court; mais tous s'entendaient pour voir en lui le dernier reflet de l'indépendance et de la gloire nationale, la dernière espérance de l'égalité démocratique et militaire. Alors qu'on était sur le point de perdre les derniers débris de nos premières et chères conquêtes, on oubliait tout, et la défaite récente et la liberté en deuil, pour ne se souvenir que de son génie. Son génie qui pouvait encore tout sauver, du moins on le croyait.

C'est Napoléon, le front chargé de toutes ces responsabilites, cherchant, sous les rigueurs du climat et dans les tumultes de sa pensée, l'éclair de génie qui doit relever lui et la France, qu'a peint Meissonier. Ses derniers fidèles, silencieux comme les confidents et les gardes des tragédies antiques, le suivent : Ney, d'abord, puis Berthier, Flahaut, Drouot, Gourgaud. A quoi songent-ils? Est-ce à la France? Est-ce à leur fortune? En 1815, au retour de l'île d'Elbe, les rangs seront encore plus clairsemés. On aura fait l'expérience que les Bourbons n'ont rien à refuser à ceux des amis de Napoléon et de la Révolution qui offrent de les renier et de les trahir. Jamais artiste n'a été mieux inspiré que Meissonier peignant 1814. C'est bien là le Napoléon de Montereau et des adieux de Fontainebleau, Napoléon marchant à pas lents vers la postérité et l'histoire.

Rentrons maintenant pour un instant, avec M. Berne-Bellecour, dans l'armée actuelle. *En tirailleurs*, avec la date de 1878, nous représente une excellente étude de chasseurs à pied faisant le coup de feu dans une tranchée-abri. Il n'y a pas là de drame, il n'y a peut-être pas de pensée, car l'ennemi est absent; on doute même qu'il y en ait un, car la curiosité des tirailleurs regardant par-dessus



BERNE-BELLECOUR. — EN TIRAILLEURS.

l'obstacle qui les protège, n'éveille dans l'esprit aucune inquiétude. Mais que cela est charmant ; tout jusqu'au feu allumé dans la tranchée et dont la fumée, si cela était sérieux, éveillerait l'attention de l'ennemi ; or cela est convenu, il n'y a pas d'ennemis ; nous sommes en pleines grandes manœuvres, quoique la saison soit bien avancée et que la chute des feuilles absolument accomplie indique l'arrière-automne. Sans doute, il serait difficile de mieux poser de gentils soldats ; mais un peu d'action ne nuirait pas au milieu de ces deux hommes, quand ce ne serait que pour faire jaser les spectateurs qui les admirent.



H. VERNET. — LE BAGAGE D'HORACE VERNET.

Horace Vernet et notre vieil ami H. Bellangé vont tout de suite donner la réplique aux peintres de la jeune école. Je ne nie pas que Bellangé et Vernet soient du vieux jeu et qu'en pensant qu'un soldat habilement dessiné et peint ne suffirait pas au régal des yeux, ils auguraient mal de l'esprit du public. Là-dessus il y a un procès interminable que je jugerai en donnant une écaille à l'ancienne, et une à la nouvelle école, tandis que j'adjugerai le prix à Detaille, à Meissonier et à Neuville.

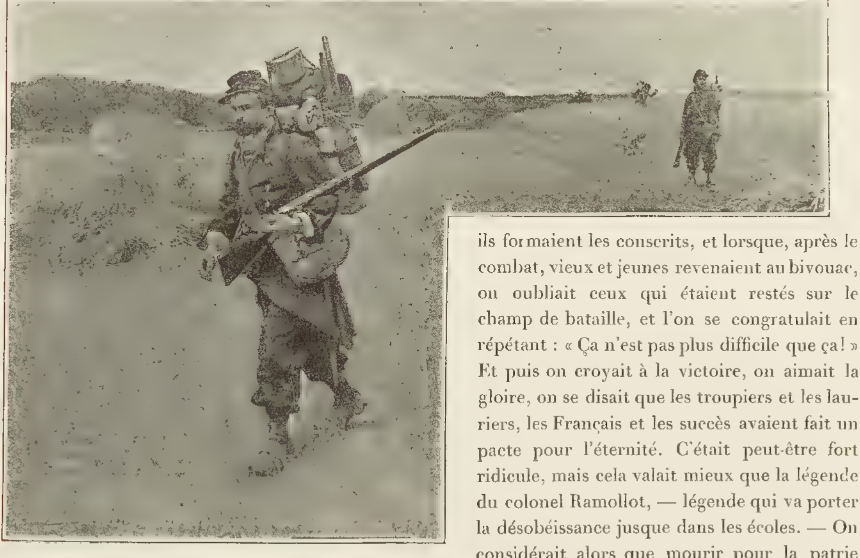
C'est un drame en effet que cette lutte du tringlot et de son mulet. Tombera-t-il, ne tombera-t-il pas dans le ravin, cet intéressant animal ? Je n'en sais rien, mais il me rappelle que la terre africaine fut en quelque sorte le domaine d'Horace Vernet ; il s'y promenait en souverain, fêté par les généraux, acclamé

par les troupes, si bien qu'il croyait y jouer un rôle effectif. Revêtu d'un uniforme de colonel de la garde nationale, il suivait les expéditions, et sans doute ce mulet, porteur de cantines où son nom est peint en grosses lettres, était son mulet à lui. Or, ce mulet, cet animal modeste, au pied sûr, est le véritable conquérant de l'Algérie. Philippe de Macédoine — un grand roi qui eut la chance de trouver dans son fils un successeur digne de lui — disait qu'une place était prise quand on pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or. Bugeaud, notre grand Africain, affirmait que, partout où il pouvait faire grimper un *bouricot*, un bataillon devait suivre. Renchérissant encore sur l'importance du quadupède qu'il tire par la figure, le tringlot l'appelle « un Ministre », parce qu'il est chargé des affaires de l'État. Ne nous étonnons donc point que le peintre des troupiers d'Afrique ait consacré une jolie toile à la gloire de celui qui nourrissait l'armée.



BELLANGÉ. — ARRIÈRE-GARDE PROTÉGEANT UN CONVOI.

Arrière-garde protégeant un convoi. Nous sommes en Espagne, le convoi file dans la montagne, quelques pelotons de grenadiers à pied de la vieille garde arrêtent, par un feu de deux rangs à volonté, le dernier et violent effort de l'armée espagnole. Les vieux grognards déchirent la cartouche avec autant de sang-froid qu'à l'exercice. On reconnaît en eux ces vieilles troupes qui ne voient dans le danger qu'une consigne et dans la mort qu'un simple échange du mot d'ordre avec le mot de ralliement. Aujourd'hui ce serait folie à un bataillon de se mettre en cible comme le font les grenadiers de Bellangé; mais alors, avec les mauvais fusils dont on disposait, l'énergie et le moral d'une troupe exerçaient une grande influence. Défier la mort, c'était souvent la faire passer dans les rangs de l'ennemi, et les vieux soldats le savaient. Par leur exemple,



JEANNIOT. — FLANQUEURS.

ils formaient les conscrits, et lorsque, après le combat, vieux et jeunes revenaient au bivouac, on oubliait ceux qui étaient restés sur le champ de bataille, et l'on se congratulait en répétant : « Ça n'est pas plus difficile que ça ! » Et puis on croyait à la victoire, on aimait la gloire, on se disait que les troupiers et les lauriers, les Français et les succès avaient fait un pacte pour l'éternité. C'était peut-être fort ridicule, mais cela valait mieux que la légende du colonel Ramollot, — légende qui va porter la désobéissance jusque dans les écoles. — On considérait alors que mourir pour la patrie était un beau sort, comme le dit la chanson, le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Les *Flanqueurs* sont une des meilleures toiles de M. Jeanniot, un peintre qui traite des sujets militaire en connaissance de cause, puisque c'est un ex-capitaine d'infanterie. Ses soldats sont de vrais soldats, j'aurai encore l'occasion de le faire remarquer. Le chasseur en tête de colonne est un faraud, solide gars, qui sait son affaire et défie les insolations, plus redoutables dans les grandes manœuvres que l'ennemi figuré. Cependant le soleil tape dur à travers ces champs; mais le chasseur prudent a le col libre, la capote ouverte, et sa gourde — j'en suis certain — n'est pas vide. Il arrivera en bon état à l'étape. Le vrai soldat est celui qui se ménage en marche et se prodigue dans le combat.

Laissons ces gentils chasseurs et arrêtons-nous devant cette composition de John Lewis Brown, dont le titre mélancolique : *Lendemain*, nous transporte tout d'un coup au milieu des douleurs du champ de bataille... après la bataille. Les tumultes se sont éteints, les grands chocs sont épuisés; mais les moissons brûlées fument et les canons brisés gisent à terre au milieu des cadavres de bêtes et de gens. Les chevaux survivants, démontés ou blessés, se pelotonnent, craintifs et inquiets, en un seul groupe. Ils hennissent, se cherchent, s'appellent et



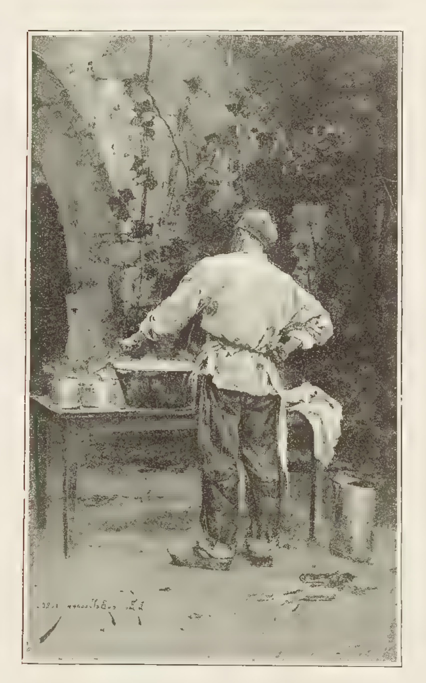
BERNE-BELLECOUR. — EN EMBUSCADE.



J.-L. BROWN — LENDEMAIN

se rencontrent. Ils tondent avidement la plaine dénudée, se mangent mutuellement les poils de leurs crinières, gémissent après le râtelier absent et l'auge de la caserne. Où sont leurs brillants cavaliers? où sont ces amis de tous les jours qui les soignaient, qui les guidaient, qui les aimaient? Ils sont morts, morts pour le drapeau et pour le pays. M. John Lewis Brown n'a jamais été plus profondément inspiré. *Lendemain* est à la fois un de ses meilleurs tableaux et un très beau tableau.

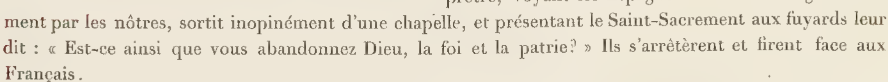
En campagne ou en manœuvres, être cuisinier d'une escouade, c'est exercer un sacerdoce. C'est que la bonne soupe est le nerf de la guerre. M. Berne-Bellecour doit être un ami des soldats, — quand on les peint si bien, c'est qu'on les aime, — il a bien rendu la *majestuosité* d'un homme chargé des importantes fonctions de cuisinier. Je ne lui adresserai qu'une critique : l'exiguïté de la coiffure du maître queux. D'ordinaire les cuisiniers militaires arborent les coiffures les plus hautes et les plus étranges.



BERNE BELLECOUR — LA SOUPE.

Le siège mémorable de Saragosse montra ce que peuvent faire des gens déterminés lorsqu'ils sont enflammés par de chefs pleins de cœur. Que ce soient des prêtres, comme le célèbre Santiagosas, ou des généraux comme Palafox qui aient été l'âme de la défense, il est certain que la résistance des habitants de Saragosse est aussi mémorable que la persistance des nôtres dans l'attaque. Quand une ville ne s'est rendue qu'après de louables efforts militaires, qu'elle a payé largement sa dette à l'honneur, elle n'a fait que son devoir; mais, lorsque son nom devient le terme épique par lequel on caractérise le sublime dans le sacrifice, elle peut alors s'appeler une héroïque cité. A Saragosse, le cœur des citoyens et des soldats battaient à l'unisson; il n'y eut pas de faiblesse, pas de municipalité agissant sur le général, pas de faubourgs s'ameutant à propos de tout et à propos de rien. Il n'y avait qu'une pensée : la patrie; qu'un but : repousser l'ennemi. M. Jules Girardet a choisi là un beau sujet. J'aurais voulu qu'il rappelât aussi que les citoyens de Saragosse et les soldats de l'armée espagnole eurent la plus large et la plus belle part dans cette défense, dont on parle encore aujourd'hui.

Je crois que l'épisode représenté par M. Jules Girardet est la défense de la place Santa Magdalena, entre la promenade du Cosso et la rive de l'Èbre. Là un prêtre, voyant les Espagnols reconduits vigoureuse-



ment par les nôtres, sortit inopinément d'une chapelle, et présentant le Saint-Sacrement aux fuyards leur dit : « Est-ce ainsi que vous abandonnez Dieu, la foi et la patrie? » Ils s'arrêtèrent et firent face aux Français.

M. Jazet aime prendre la fleur du métier militaire. Sa halte pendant *les grandes manœuvres* nous fait faire connaissance avec d'aimables chasseurs à cheval qui se sont arrêtés dans une ferme pour y reprendre haleine.

La Guerre en Vendée, de M. Boutigny. Un républicain assez en vue a dit qu'il n'y avait de logique que la guerre civile, parce que c'est la seule où les belligérants savent pourquoi ils se battent. C'est absolument vrai pour l'émeutier et le révolté. C'est absolument faux pour le soldat régulier. Qu'il défende contre la révolte le gouvernement établi ou le sol de la patrie contre l'étranger, c'est toujours pour la loi que le



J. GIRARDET. — ÉPISODE DU SIÈGE DE SARAGOSSE.

soldat se bat, pour la loi qui lui confère et lui garantit des droits de citoyen et qui l'a fait soldat. *La guerre en Vendée* fut peut-être la seule guerre civile où des deux côtés on ait pu sincèrement croire qu'on se battait pour son droit. Victor Hugo a écrit un roman : 1793, qui n'a pas d'autre moralité, s'il en a une. Les Vendéens ne croyaient pas encore à la République, les Bleus ne croyaient plus à la monarchie. Les idées nouvelles luttaient contre les anciennes, et la victoire des premières n'est peut-être définitive que parce que la résistance des secondes a été longue et terrible. S'il n'y avait eu ni Vendée, ni émigration, ni coalition étrangère, il n'y aurait pas eu de République. C'est tou-



P. JAZET. — UNE HALTE PENDANT LES GRANDES MANŒUVRES. (FRAGMENT.)

jours l'histoire de Garo qui voudrait voir les citrouilles pousser sur les chênes. Il faut autant de variété dans la vie des peuples que dans la nature, et ces bons paysans qui refusent l'égalité et la liberté me semblent tout aussi raisonnables que ceux qui l'acceptent ou l'exigent. C'est avec du plomb dans la tête qu'on leur inculqua les doctrines nouvelles, et M. Boutigny a bien eu raison de le rappeler par un fort joli tableau d'un effet saisissant. Lorsqu'elles sont précieuses, les conquêtes du peuple ne lui coûtent jamais trop cher; cela doit être l'avis de ce pauvre diable couché sur le dos, troué par la balle d'un volontaire de 1792. Pour n'avoir pas songé que Bonaparte allait bientôt venir et mettre à sa disposition les grades, les honneurs et la fortune, pourvu qu'il fût audacieux et intelligent, il est passé de vie à trépas. Paix sur sa tombe.



[illegible]



E. GIRARDET — [illegible]

Grande leçon de morale politique et militaire que nous donne M. Eugène Girardet en peignant les braves fusiliers marins livrant un *Combat dans les rues de Sfax*. Lors de notre petite campagne de Tunisie, cette ville s'est particulièrement fait remarquer par son hostilité aux *idées protectrices* de la France. Elle chassa nos nationaux et nos consuls en menaçant de les assassiner. Nous ne pouvions le tolérer. L'escadre de la Méditerranée se réunit quelques jours après et vint bombarder Sfax; puis l'amiral Garnaut jeta à terre un corps de débarquement de trois mille hommes. Les habitants, sentant que leur affaire était mauvaise, se défendirent comme de beaux diables. Derrière chaque porte, chaque fenêtre, il y avait un fusil, souvent deux, parfois trois. Il fallut prendre les maisons une à une, fusiller les indigènes ou les clouer sur



JEANNIOT. — ÉCOLE DE TAMBOURS.

leurs portes défoncées. Cette besogne terminée, on exigea d'eux une indemnité de cinq... millions. Ne nous plaignons donc pas outre mesure et tâchons d'être toujours les plus forts. C'est, d'après La Fontaine et M. de Bismarck, le seul moyen de n'avoir jamais tort. Le tableau de M. Eugène Girardet, très mouvementé, est donc très bon. C'est, je le répète, un cours de morale politique et militaire qui ne nous coûte que le plaisir de le regarder.

M. Jeanniot, je l'ai dit d'autre part à propos de son excellent tableau des *Flanqueurs*, est un artiste avec lequel il faut compter. Ses tendances portées vers le naturalisme l'ont servi particulièrement dans sa jolie *École des tambours*.

Ce n'est pas nous qui soupirerons après le retour de ces batailles où l'on voyait soit un général, soit un prince enflant son torse sur son cheval. Oh! les belles batailles! Mais, comme des peintres assermentés les peignaient pour le compte de souverains voulant faire honneur à leurs maréchaux ou aux princes

de leur auguste famille, elles étaient destinées aux collections officielles; qu'elles y demeurent. Aujourd'hui, dans l'art comme dans la réalité, la guerre, c'est de la fumée jusqu'au moment où tout le monde d'une nation se rue contre tout le monde d'une autre nation. Au-dessus et en arrière, avant, pendant comme après, n'en plane pas moins le génie du général en chef. Qu'il se nomme Bonaparte ou de Moltke, X ou Y, ce sera toujours lui qui aura gagné la bataille. L'histoire oubliera encore les noms des infimes dans le sang desquels aura poussé son laurier; en attendant, il faut que la peinture leur fasse une figure héroïque. Lorsque Géricault personnifiait la gloire des armées impériales dans son *Cuirassier* et son *Guide*, il ne niait pas le génie de l'Empereur, il réagissait contre la flatterie de David, aussi exagéré dans son impérialisme qu'il l'avait été dans le jacobinisme. Aujourd'hui, on ne peint plus de généraux, on peint des tambours, jusqu'au jour où nous redemanderons à nos artistes de nous retracer les traits de l'heureux vainqueur.

Avec la victoire reviendra le style dans la bataille. En attendant, admirons le côté peuple qui domine avec tant d'esprit dans l'*École des tambours*. M. Jeanniot y a accumulé l'observation de détail. L'immense tambour-major, fortement campé sur sa haute canne, écoutant d'un air distrait un ancien sous-officier retraité qui lui raconte ses hauts faits, est une trouvaille. Ces écoliers, en rupture de classe, pénétrant avec amour les mystères de la vie militaire, sont-ils assez gamins? Quant aux tambours, leurs physionomies variées reflètent l'insouciance banale et joyeuse qui caractérise messieurs les officiers de la peau, généralement pratiques numéro un. Rien ne manque à cette scène populaire, croquis devenu tableau. C'est du très bon réalisme dans la note gaie.

Ligne de feu, souvenir du 16 *août* 1870, a soulevé à l'Exposition un conflit au sujet de sa couleur. Nous n'avons à nous en occuper ici qu'au point de vue épisodique.

En 1870, M. Jeanniot était sous-lieutenant au 23e régiment d'infanterie de ligne. Sorti deux ans avant de l'École de Saint-Cyr, plein de fanatisme et d'envie de bien faire, il fit son apprentissage de la guerre dans cette vaillante armée de Metz, si belle, si glorieuse et si mal employée et commandée. Son régiment appartenait au corps du général Frossard. Lui personnellement se tira bien de la journée de Spickeren-Forbach; mais le 16 août, à Rezonville, il fut gravement atteint par une balle allemande et décoré pour sa belle conduite pendant l'action.

C'est donc un soldat de Rezonville qui peint les soldats de Rezonville. Cette bonne fortune est si rare de rencontrer dans le peintre d'une scène militaire un des acteurs de cette scène, que cela devrait me dispenser d'en dire davantage. Mais, toutes les fois que je suis allé au Salon, je ne me suis jamais lassé de regarder la *Ligne de feu* et d'écouter les observations qu'elle soulevait. Les peintres de bataille — sauf quelques-uns que je ne nommerai pas, pour ne mécontenter personne — ont forgé une esthétique à part. Comme on héroïsait jadis les généraux, ils héroïsent maintenant les soldats et leur inventent des positions invraisemblables, des élans de gymnasiarque ou d'écuyer *solo* en représentation. Dans le tableau de M. Jeanniot, chacun, au contraire, est simplement, strictement, à sa place, faisant de son mieux pour son propre compte et pour le compte de tous. Pas de pose, rien de théâtral; l'horreur du combat est dans la douleur des blessés, sa majesté dans l'amplitude et la densité de la ligne de feu, que l'on sent se prolonger au loin, si l'on ne voit pas les rangs des tireurs. Cela est fort beau, parce que cela est vrai et qu'on sent que cela doit être ainsi. Il n'y a de différence à l'œil, en peinture, entre la grande et la petite guerre, que les morts et les blessés faits par la première; mais ces morts et ces blessés sont tout, et M. Jeanniot — qui s'y connaît — commence par nous montrer les morts et les blessés. L'héroïsme, c'est de tenir sous une grêle de projectiles : c'est l'héroïsme et c'est le devoir.

Je crois que la composition — la composition plus que la couleur — de la *Ligne de feu* exercera une salutaire influence sur la peinture militaire. On nous a délivrés du général de mélodrame montrant du doigt un point indéterminé de l'horizon et ayant l'air de dire : « La victoire est là ! » Si M. Jeanniot nous délivre des clowneries et des exercices de haute école militaire, il aura bien mérité de l'art et de ses contemporains.

M. Janet-Lange a dessiné et peint jadis une suite des uniformes de l'armée française en 1847; elle est encore estimée des artistes et des amateurs pour son exactitude et sa précision. Ce n'était pourtant pas un réaliste. Au contraire, il idéalisait tout. Le tableau que je présente est un exemple. Un vieil officier



JEANNIOT. — LIGNE DE FEU, SOUVENIR DU 16 AOUT 1870.

supérieur, le combat terminé, a cédé son cheval à deux blessés qui ne peuvent marcher, tandis qu'un troisième, atteint seulement à la tête et les yeux couverts d'un pansement, tient la crinière pour ne pas



JANET-LANGE. — ALLANT A L'AMBULANCE.

se tromper de chemin. *Allant à l'ambulance* rentre dans la catégorie des compositions sentimentales qu'aimaient trop nos pères et que nous dédaignons trop aujourd'hui.

Mais doit-on plaisanter à propos de ces compositions? Nos devanciers pleuraient en les regardant: ils valaient, après tout, mieux que les gens qui se pâment en lisant les exploits de Ramollot.

Oui, certes, ce brave officier supérieur se conduisant en père de ses soldats méritait que sa conduite fût rappelée; et quant à toi, pauvre chien, l'ami si fidèle du soldat, salut! Tandis que la colonne file au loin, laissant le pauvre mort à la merci des maraudeurs qui lui couperont la tête, et des chacals qui lui

déchireront les chairs, tu montres les dents à leurs avant-coureurs, aux corbeaux et aux vautours. Tu remplaces près de lui la famille absente, le régiment qui s'en va, les camarades qui oublient. Salut, pauvre chien. Là où des sceptiques ne voient qu'une rengaine, qu'un sujet de pendule, j'admire une idée juste.

D'ailleurs, M. Janet-Lange mettait beaucoup de soin et d'exactitude dans ses peintures.

Avec Dupray, *Une grand'garde aux environs de Paris*, nous rentrons dans la réalité militaire. Dupray sait le mieux possible faire valoir le plus petit sujet; il pousse la mise en scène et les accessoires jusqu'au point nécessaire pour qu'ils concourent à l'effet général, le complètent et fassent corps avec les personnages représentés. On ne peut se rappeler son *Capitaliste* sans songer à ce carrefour du boulevard extérieur, si turbulent, où il a placé ses trois troupiers. Quand on regarde *Une grand'garde aux environs de Paris*, cette rue de banlieue au bout de laquelle s'ouvre la campagne nous fait froid aux os, et nous nous rappelons 1870. Alors nos limites s'arrêtaient là où commençaient quelques mois auparavant les plaisirs dominicaux des Parisiens. On ne pouvait dépasser Saint-Denis; Asnières était interdit, à moins d'une permission motivée et difficile à obtenir. Un jour, j'allai déjeuner à Ivry; le lendemain, mes amis me demandaient des nouvelles de l'extérieur. Je serais tenté d'écrire : « Heureux temps! » Nous avions encore des illusions; nous attendions la province, la province nous attendait. Depuis, la défaite est arrivée, définitive et terrible.



JANET-LANGE. — LE DERNIER AMI.

Dans notre lanterne magique, où les images se suivent et ne se ressemblent pas, nous voyons toujours avec orgueil nos petits fantassins prodiguer leur vie. A l'assaut, en tirailleurs, en colonnes d'attaque, nos peintres les représentent toujours dévoués, toujours prêts. Allez! il fait chaud dans cette rue où déjà un blessé se tord dans les angoisses d'horribles souffrances. Les balles arrivent dru et l'officier a bien raison d'abriter ses hommes contre un ennemi invisible. Mais il faut rester là, même cheminer par les

maisons et arriver à découvrir et à dominer les maisons où se cachent les Allemands. Alors ils se tairont; car, s'ils restent à leur poste, ils ne voudront plus dès lors s'exposer à des représailles faciles.



DUPRAY. — UNE GRAND'GARDE AUX ENVIRONS DE PARIS.

Ce drapeau est bien gardé. Avec M. Protais, on est toujours vivement pris au cœur. Je ne sais rien d'ailleurs de plus émouvant qu'un drapeau entouré de sa garde. S'il est frangé par la fusillade et noirci par

la poudre, si le numéro qu'il porte brodé en or dans ses plis de soie rappelle quelque trait d'un héroïsme particulier, le cœur bat, les yeux se mouillent; instinctivement on salue. Puisque sur de simples pékins la vue d'un drapeau agit aussi fortement, jugez de ce que cela peut être sur le troupier.

Depuis que le soldat passe moins de temps au régiment, ce sentiment peut être moins fort, mais le meilleur moyen de le raviver serait de ramener le réserviste, pour les manœuvres comme pour la guerre, dans le corps où il a fait son service actif. Du jour où il endosserait l'uniforme, le conscrit saurait que son régiment devient pour lui une famille, que



PROTAIS. — LA GARDE DU DRAPEAU (SOUVENIR DE L'ARMÉE DE METZ).

pendant dix ans il n'aura pas d'autre gloire que celle de son numéro, d'autre signe de ralliement que son Drapeau. Autrefois, même au temps qu'a rappelé M. Protais — le second Empire — les vieux briscards qui entourent le Drapeau et peut-être l'officier qui le porte, toujours un ancien soldat, avait vécu



SCHREYER. — ARABE.



Typogravure Boussod, Valadon et Cie

REZONV



Typographie A. Lahure.

VILLE, (16 AOUT 1870.)



SCHREYER — KABYLE.

longtemps et peut-être avaient été élevés, comme enfants de troupe, sous son ombre tutélaire. A coup sûr, l'officier avait été le camarade du vieux sergent. Tous ces braves se connaissaient, s'aimaient et avaient appris par de rudes épreuves à s'estimer mutuellement. Le Drapeau était bien gardé. Certainement il le serait aussi bien aujourd'hui, parce que, sous le feu de l'ennemi, en quelques heures, les grands courages se dessinent, les responsabilités s'imposent et les hommes décuplent leurs forces. Mais, en temps de paix, les vieux sous-officiers, les vieux soldats manquent, qui enseignaient aux bleus la religion du Drapeau, religion qui en vaut bien une autre, surtout à une époque où il est de bon ton d'afficher qu'on n'en a aucune.

Je voudrais que, dans les écoles, sans parti pris politique, les maîtres racontassent ces légendes touchantes du Drapeau, légendes qui font pleurer les gens de cœur et certainement enthousiasmeraient les enfants. J'en pourrais citer cent, si la place ne me faisait pas défaut, et je suis convaincu qu'il y en a d'autres que je ne connais pas.

Certains colonels prescrivent aux capitaines — et c'est un bon usage — de faire de temps en temps à leur compagnie une conférence sur les quatre noms de victoires inscrits sur le Drapeau du régiment. Le général de Cissey avait prescrit que tous les régiments eussent leur historique. Le général Thibaudin — on dit que le général Boulanger a ressuscité cette décision — voulait que, dans les salles de rapport, on réunît des tableaux retraçant les hauts faits d'armes du corps. Tout cela est parfait; mais les colonels et les ministres passent, tandis que le Drapeau reste. Qu'un aigle, un coq ou un fer de lance le surmonte, il est toujours le signe de l'honneur et le symbole de la patrie.



P. JAZET. — POSE DE VEDETTES.

Rezonville! Les Allemands appellent cette bataille : Vionville-Mars-la-Tour; elle eut lieu le 16 août 1870 sous Metz. C'est l'un de ces épiques combats qui n'aboutirent à rien, malgré l'héroïsme de nos troupes. La fatalité d'abord, puis l'incapacité du général en chef — en qui tous les partis, même les

plus hostiles au gouvernement qui allait tomber, avaient mis leur confiance — sont les causes principales de ce désastre; causes auxquelles il faut ajouter aussi l'insuffisante préparation de la guerre.



P. JAZET. — CHARGEZ!

La 12e brigade (V. Bredow), faisant partie de la 5e division de cavalerie prussienne (baron de Reinbaden), composée de trois régiments :

7ᵉ régiment de cuirassiers (*de Magdebourg*), lieutenant-colonel de Larisch ;
16ᵉ régiment de ulhans (*de l'Altmark*), major de Dollen ;
13ᵉ régiment de dragons (*du Schleswig-Holstein*), colonel de Brauchitsch ;

avait espéré surprendre au bivouac la division de cavalerie française de Forton :

1ʳᵉ brigade, général Murat (Joachim).	1ᵉʳ régiment de dragons, colonel Forceville. 9ᵉ régiment de dragons, colonel Reboul.
2ᵉ brigade, général Gramont de Lesparre.	7ᵉ régiment de cuirassiers, colonel Nitot. 10ᵉ régiment de cuirassiers, colonel Juncker.

La brigade de dragons, rapidement mise en selle, chargea la première les douze escadrons de Bredow qui passaient à travers les intervalles de notre artillerie ; mais la cavalerie allemande s'étant séparée en deux groupes, l'un se dirigea sur la brigade Grammont que le général Forton venait de former en bataille. C'est alors que les quatre escadrons du 7ᵉ cuirassiers français et un du 10ᵉ exécutèrent deux charges brillantes. Ils dégagèrent notre artillerie, que l'attaque de la cavalerie de Bredow avait compromise. L'ennemi, culbuté et sabré, se retira laissant sur le terrain un grand nombre de morts et de blessés. L'excellente *Revue de cavalerie*, en racontant ce combat, ajoute que notre 7ᵉ cuirassiers eut quatre officiers blessés : MM. les capitaines Vignal, Prévost, de Guibert et le sous-lieutenant Motte.

L'ouvrage du grand état-major allemand équivoque sur la portée et le résultat de cette charge, très honorable pour les nôtres; mais il est forcé d'avouer, dans ses tableaux statistiques, que la brigade de Bredow perdit ce jour-là 6 officiers et 40 cavaliers tués, 17 officiers et 299 cavaliers blessés. En outre 2 officiers et 40 hommes furent portés disparus, et 475 chevaux furent tués, pris ou abattus.

Ce fut la seule bataille sous Metz où nos cuirassiers trouvèrent l'occasion de mettre le sabre au clair. Ce jour-là aussi les cuirassiers du régiment de la garde subirent de grandes pertes dans une charge qui leur fut très importunément demandée contre l'infanterie allemande.

M. Morot a très superbement rendu l'élan de notre 7ᵉ cuirassiers s'élançant sur le 7ᵉ cuirassiers allemand. D'après ce que je viens de relater — pièces en mains — le lecteur peut être assuré que le peintre n'a exagéré en rien la façon dont nos braves cuirassiers reconduisirent leurs collègues du régiment de Magdebourg.

M. Jazet, à l'œuvre duquel nous avons fait de larges emprunts, ne cache pas sa prédilection pour les cavaliers, et surtout pour les cavaliers casqués. La *Pose de vedettes* est un épisode de grandes manœuvres. Nos dragons ne portent le casque en acier que depuis la guerre de 1870. Avant, leur casque était jaune, avec un turban de peau tigrée rappelant le bonnet de fourrure de leurs premiers ancêtres. Aujourd'hui le dragon n'est plus ni de vert habillé ni coiffé de pelleterie, il a suivi la fortune du hussard, du chasseur et de l'artilleur, il est vêtu à la hongroise et casqué absolument comme le cuirassier. Les dragons de M. Jazet ont encore la tunique bleue et ont fort bon air. L'officier chargé de poser les vedettes porte déjà les affreux gants en peau de chien — d'un usage, paraît-il, excellent — mais d'un effet déplorable dans la tenue. Mais ne parlons plus de tenue, ce n'est pas la mode. Je lisais tout récemment, dans un journal militaire se donnant pour très influent, que plus la tenue est lâchée, anti-militaire et se rapprochant de celle du gentleman chasseur, meilleure elle est. C'est possible; mais, si elle pouvait être à la fois très commode, très simple et en même temps rehausser la mine de celui qui la porte, je crois que cela serait encore supérieur. Évidemment les Chinois agitant des images de monstres en allant au combat étaient des sots, et la preuve c'est qu'ils ont lâché les monstres pour le fusil Remington et le canon Krupp. Mais je crois qu'un régiment de cuirassiers chargeant en blouses d'exercice produira moins d'effet sur le moral de l'ennemi que s'il était en grande tenue, même avec l'inutile plumet.

Les théories nouvelles ont une limite, de même que les anciennes avaient leurs exagérations. C'est une affaire de mesure de les mettre d'accord.

Chargez! c'est M. Jazet avec les cuirassiers qu'il mène au combat. Pour le sûr, nous sommes à Wœrth. Je reconnais dans ce beau chef d'escadron mon ami le commandant Corot-Laquiante du 2ᵉ régiment. Il est mort général il y a deux ans. C'est lui qui lève son sabre et qui, au milieu de la fusillade et de la



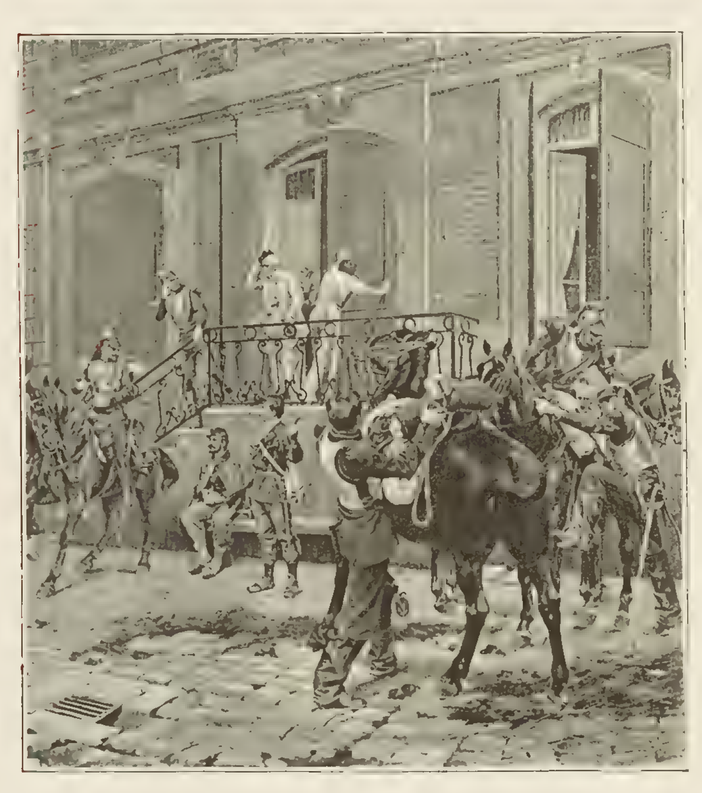
HUBERT

mitraille, guide ses hommes. Ces braves gens-là méritaient d'être vainqueurs; mais ils étaient si peu, si déplorablement engagés, et il y avait tant d'ennemis.

Les cuirassiers à Waterloo. Cette fois ils y étaient tous et formaient deux corps de cavalerie avec une brigade de dragons, celle du baron Picquet (2ᵉ et 7ᵉ régiment) et avec la brigade de carabiniers aux ordres du baron Blancard : un ensemble de 49 escadrons et de 6291 cavaliers.

Les cuirassiers y comptaient pour 65 escadrons et 4351 cavaliers.

Ce fut une hécatombe. Dans les charges de Waterloo, le général Donop et le colonel Lacroix, du 3ᵉ, furent tués. Les généraux Lheritier, Delort et Travers furent blessés. L'héroïque Kellermann, comte de Valmy, le héros de Marengo, renversé sur le champ de bataille, au milieu des carrés anglais, ne dut son salut qu'en se suspendant aux crinières des chevaux de deux de ses cuirassiers. Des témoins affirmaient que la terre tremblait sous les escadrons se succédant avec la rapidité de la foudre. M. Hubert a bien rendu cette rapidité terrifiante de régiments qui vont se perdre dans la témérité et dans la gloire.



P. JAZET. — LE BOUTE-SELLE [illegible]

Encore des cuirassiers, toujours des cuirassiers, et ce n'est pas encore assez, puisque leur gloire emplit tous les cœurs. Cette fois, ils sont éveillés par une *alerte* dans un château où ils ont couché.

Le châtelain et la châtelaine disent adieu aux officiers qu'ils ont hébergés. Ces beaux et puissants cavaliers, qu'ils ont peut-être vus arriver la veille avec indifférence, leur inspirent un vif intérêt maintenant qu'ils se mettent en selle pour aller pourfendre les ennemis. On se lie vite devant une pareille perspective. La bonne vieille dame n'ose se montrer, non point parce qu'elle est en toilette du matin; elle veut cacher les larmes qui perlent dans ses yeux. Le châtelain a plus d'entrain, c'est un homme; mais, à la façon dont il serre son jeune garçon, on voit qu'il est empoigné. Un jeune gars, élégamment costumé en franc-tireur, donne au capitaine des renseignements sur la route à suivre. Tout ce monde de soldats qui se pressent et s'appellent est bien mis en scène. Quand on a vu sortir de chez soi un matin — et qui ne sont pas



CH. BOMBLED. — Rafale du nord-est (Saint-Genest, lettres d'un soldat. Salon de 1875).

revenus le soir — de ces hôtes d'un jour allant combattre pour la France et son honneur, on reconnaît la vérité de cette aimable toile.

M. Bombled a emprunté aux *Lettres d'un soldat* de Saint-Genest le sujet de *Rafale de nord-est.* Ce furent de cruels instants, pour nos malheureux soldats de l'armée de l'Est, que ces quelques jours d'hiver suivis de longues et froides nuits, où, exceptés de l'armistice général par l'inconsciente ignorance de Jules Favre et l'astucieuse perfidie de M. de Bismarck, ils durent lutter contre les efforts d'un ennemi désormais délivré de toute autre préoccupation.

Jamais troupe ne se trouva dans pareille situation. Ajoutez le manque de vivres, la mauvaise organisation de l'armée, le découragement des faibles, le désespoir des malades, et vous admettrez que, sous le vent du nord-est, ces pauvres lanciers du 3e régiment de marche pouvaient croire que tout était fini pour eux. Hélas! ceux qui survécurent à ces terribles angoisses durent remettre leurs armes à l'armée suisse pour éviter de se constituer prisonniers des Allemands.

Hors de combat, un fort joli tableau de M. Walker, nous montre un élégant officier de hussards ramené blessé par un artilleur. Tous deux sont à cheval; la première pensée qui vient à l'esprit en voyant l'artilleur si dévoué pour un officier d'une autre arme est que ce sont deux frères.

Quoi que veuillent et fassent les réalistes, une petite pointe de sentiment ne fait jamais de mal dans une scène populaire. Et après cette longue suite de sujets militaires, — près de cent quatre-vingts — tirés des œuvres de nos peintres militaires les plus aimés, nous sommes autorisé à poser en principe qu'après des scènes d'action violentes, emportées, épiques, celles qui flattent le plus la fibre populaire appartiennent au genre sentimental. Les tableaux de pure représentation doivent être parfaits, irréprochables, tandis que nous sommes moins difficiles pour les œuvres qui nous transportent ou nous émeuvent.

JULES RICHARD.



WALKER. — HORS DE COMBAT.

TABLE DES GRAVURES

EN CAMPAGNE

a été imprimé

PAR

A. LAHURE

avec les encres de

CH. LORILLEUX ET CIE

et les typogravures

BOUSSOD, VALADON ET CIE

Procédé Manzi




ENGEL
RELIEUR
R. du Cherche-Midi
91
PARIS